

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 4 fr.

PÓŁROCZNIE..... 8 fr.

ROCZNIE..... 15 fr.

Zagranicą:

ROCZNIE..... 18 fr.

TELEFON:

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 4 fr.

SIX MOIS..... 8 fr.

UN AN..... 15 fr.

Etranger:

UN AN..... 18 fr.

TÉLÉPHONE:

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

THADÉE KOŚCIUSZKO

[12 FÉVRIER 1746 — 15 OCTOBRE 1817]

Gloire à KOŚCIUSZKO, le grand citoyen polonais qui fut en même temps le grand citoyen des États-Unis après avoir été, pendant la guerre de l'Indépendance, le Vauban des Américains.

Gloire à KOŚCIUSZKO, le vainqueur de Raclawice, le précurseur des vainqueurs qui, le jour venu, termineront sa grande œuvre de réparation nationale.

Gloire à KOŚCIUSZKO, le glorieux vaincu de Maciejowice, le vaillant et modeste qui ne dit jamais Finis Poloniae et qui, dans la lutte pour le DROIT, la JUSTICE et la PATRIE, n'accepta jamais la défaite comme un fait accompli, mais la regarda comme un pas vers la victoire définitive!

Gloire à KOŚCIUSZKO, l'indomptable républicain, nommé citoyen français par la Convention, et qui après avoir contribué à former les Légions Polonaises sous la République, ne crut jamais en Napoléon et ne se laissa ni effrayer ni éblouir par le prestige de la force brutale.

Gloire à KOŚCIUSZKO qui finit ses jours en paisible habitant de la libre Helvétie et ne rentra que mort, mais en un triomphe royal, dans le seul coin resté libre de sa Patrie asservie!

POLONIA.

Kościuszko! Voici le temps où le nom vénéré du plus illustre citoyen de la Pologne revient encore une fois sur les lèvres de tous les Polonais.

Le 15 octobre 1817, mourait le héros polonais, au moment même où l'Europe fatiguée par vingt-cinq années de guerre, scellait sur le tombeau de la Pologne une pierre sépulcrale qu'elle croyait définitive.

Mais Kościuszko en descendant dans la tombe n'emportait pas les espérances de la Pologne, et le nom du héros mort ou vivant, demeurait aux yeux des nations comme le symbole impérissable de la liberté et de l'indépendance polonaises.

Les monarques russe, prussien et autrichien avaient cru réduire la Pologne parce qu'ils se l'étaient partagée; ils avaient cru soumettre l'âme polonaise parce qu'ils l'avaient enfermée dans une prison à triple clef. Mais ils n'avaient point pris garde que l'âme d'un peuple est insaisissable, que l'âme polonaise avait déjà pris son vol, qu'elle avait laissé une pensée en Amérique, une autre en France, une encore en Italie et qu'elle allait en porter plus tard en Hongrie, en Turquie et de nouveau en France et en Amérique.

Ces pensées fécondes de l'âme polonaise qui aujourd'hui même pro-



KOŚCIUSZKO.

[Portrait dessiné sous les conseils de M. de Zeltner, ami de Kościuszko, et gravé sur l'acier par Antoine Oleszczyński, Polonais, Membre de l'Académie de Florence et de la Société Philotechnique de Paris — 1829.]

duisent leurs fruits, Kościuszko fut le premier à les transporter dans le monde.

Le geste de ce simple gentilhomme, riche seulement de son épée et de la science militaire qu'il avait acquise en France, son enrôlement dans l'armée américaine au moment où les destins de la République naissante semblaient compromis, fut un acte aussi grand et aussi généreux que celui de Sobieski dédaignant les douceurs de la paix pour courir avec son armée au secours de Vienne assiégée.

Par l'héroïsme de Kościuszko, la Pologne avait uni son nom à celui de l'Amérique, et l'Amérique ne devait point l'oublier.

Par l'héroïsme de Kościuszko, la Pologne devait unir son nom et même ses destinées au nom et aux destinées de la France révolutionnaire et napoléonienne.

La Convention nationale accablée par les périls intérieurs et extérieurs de l'année 93, ne pouvait adresser à Kościuszko qui les lui demandait, les secours matériels que méritait la situation tragique de la Pologne, mais elle honorait le héros national en lui décernant le titre de citoyen français.

Et lorsqu'après la lutte inégale de Kościuszko et de ses faucheurs contre

les forces combinées de la Prusse et de la Russie, lorsque le héros fut tombé sur le champ de Maciejowice, par devant ces murs de Varsovie qu'il voulait protéger des fureurs de Souvarov, alors c'est son âme enflammée de patriotisme qui passa dans le cœur de ses lieutenants et conduisit les légionnaires polonais dans les armées de la République française.

L'âme généreuse de Kościuszko et son cœur débordant de bonté firent deux grandes choses.

Ils éveillèrent dans la masse inerte des paysans polonais l'amour de la patrie polonaise; ils attachèrent le monde entier à la cause de la Pologne par un lien de tendresse et d'enthousiasme.

A cent années de sa disparition, nous saluons encore Kościuszko comme l'héroïque artisan de la Pologne nouvelle.

A la voix du héros le peuple de Pologne est sorti de son silence et de sa torpeur; il s'est levé pour combattre; il s'est jeté dans la lutte et dans la douleur, et il s'est tellement grandi dans la souffrance, que sa place aujourd'hui est irrévocablement marquée au premier rang des nations libres et indépendantes.

GEORGES BIENAIMÉ.

KOŚCIUSZKO EN AMÉRIQUE

L'héroïque bonté de la Pologne antique.

J. MICHELET.

Les enfants d'Amérique, ces jours-ci, vont comprendre mieux que jamais pourquoi leurs manuels scolaires leur offrent l'image de Thadée Kościuszko à côté de celle de Washington. Et les soldats d'Amérique qui franchissent aujourd'hui l'Océan pour venir chez nous combattre l'Allemagne, et qui vont ainsi contribuer au rétablissement de la Pologne libre et unifiée, se rappelleront mieux que jamais, eux aussi, que leurs ancêtres ont été aidés, dans leur lutte pour l'indépendance, par quelques fils héroïques de ce pays. Nous bénissons la coïncidence admirable qui fait que la Pologne célèbre le centenaire de Kościuszko l'année même où la République des Etats-Unis lève son épée pour la défense des démocraties et du droit. La Pologne, depuis plus d'un siècle, était la créancière de l'Amérique. M. Wilson paie la dette nationale.

Il va, dit-on, prononcer devant le Sénat de Washington un grand discours en l'honneur de Kościuszko. Partout là-bas, par des monuments et des cérémonies, la société américaine va s'associer à la commémoration de l'homme qui, plus qu'aucun, symbolise les amitiés polono-américaines, et qui demeure le patron de l'émigration polonaise d'Outre-Mer. L'union de ces deux démocraties, dont Kościuszko, Casimir Pułaski, Beniowski et d'autres encore avait donné au XVIII^e siècle comme une image anticipée, va s'attester demain en réalité vivante, quand la grande colonie polonaise d'Amérique enverra son armée de volon-

naires en Europe pour combattre coude à coude avec les soldats du général Pershing.

Kościuszko avait 30 ans quand il mit le pied sur le sol du Nouveau-Monde. C'était en l'année 1776, quatre ans après le premier partage de sa patrie. Pourquoi s'en allait-il si loin, dans la force de l'âge, au moment où la Pologne semblait n'avoir pas trop de tous ses enfants pour la défendre? Il s'en allait par désespoir. Il avait été envoyé en France pour y perfectionner son instruction militaire, et quand il était revenu, en 1774, il avait trouvé sa Pologne diminuée, inondée d'espions, étouffée par l'étranger, abandonnée à elle-même, et découragée. Que faire dans ce monde étroit? Il n'avait pas assez d'expérience pour être sûr de rendre dès maintenant de grands services à son pays. Et puis, il avait un mauvais frère qui venait de dilapider le patrimoine de famille. Et puis, son cœur était malade. Petit officier, il s'était épris de la fille d'un woïéwode, qui l'avait éconduit. Qui est connu, aujourd'hui, du woïéwode altier ou de l'humble officier? Découragé par les malheurs de son pays, pauvre, rebuté, il avait demandé au roi de lui rendre sa liberté. Et le roi ayant accepté sa démission, il était parti, s'était rendu à Paris, et de là avait gagné un port où il s'était embarqué pour l'Amérique. Non loin de Saint-Domingue, son bateau fit naufrage. Il se sauva, trouva un autre navire, et vers le commencement de l'automne de 1776 il arriva à Philadelphie, qui était alors le siège du Congrès.

Il devait rester sept ans en terre d'Amérique. Là-bas, depuis le printemps de l'année précédente, c'était la guerre pour l'indépendance. La cause polonaise et la cause américaine offraient quelque analogie. De part et d'autre on arborait, devant le monde indifférent ou déconcerté, les grandes devises modernes de liberté. Déjà étaient venus de Pologne plusieurs confédérés de Bar, entre autres le valeureux Casimir Pułaski, que Kościuszko rencontra bientôt. Tous deux se jurèrent « amitié jusqu'à la mort ». Mais Pułaski devait être tué deux ans après.

Au moment où Kościuszko débarqua, les affaires des insurgés étaient assez mal en point. Lentement, ils étaient refoulés par les Anglais et reculaient au fond du pays. Le nouvel émigré, qui avait fait de très fortes études de technique militaire en Pologne et en France, offrit immédiatement ses services. Pour ses débuts, il dressa le plan des ouvrages du fort de Philadelphie. Présenté à Washington, il fut admis dans le corps du génie, et reçut le grade de colonel. C'est en cette qualité qu'il rendit de précieux services à l'armée des insurgés, pour laquelle il traça de nombreux plans de fortifications, dont on voit encore les restes aujourd'hui.

Il prit part aux batailles de Trenton et de Princeton, où Washington put apprécier ses qualités de sang-froid, d'adresse et d'exactitude dans l'accomplissement des ordres. Il fut ensuite attaché à l'armée du Nord, que commandait le général Gates. Il fortifia d'une façon remarquable les rives de l'Hudson, et construisit un second camp. Ce fut d'après ses plans que l'on mit en état de défense, non loin de Still-Water, en pays de montagne, la position dite de Bemus, contre laquelle vinrent

se briser, en octobre 1777, les efforts répétés des Anglais commandés par le général Bourgoyne. Celui-ci, avec les débris de son corps de 8.000 hommes, se retira jusqu'à Saratoga, où quelques jours après il était obligé de capituler. Une part de ces succès décisifs revient à Kościuszko, et les Américains ont su le reconnaître. Dans une lettre au Congrès, Washington mentionne Kościuszko en faisant l'éloge de sa science et de ses précieux services.

Après Saratoga, les opérations changent de caractère. Les Anglais reculent, la guerre de position disparaît, les travaux du génie perdent de leur importance. Désireux de rendre encore des services, et curieux de connaître par une expérience directe un type de guerre qui lui est étranger, Kościuszko demande à passer dans l'armée du Sud. Quoique Washington l'ait nommé commandant en chef du génie, il veut combattre comme simple volontaire d'infanterie. On le voit en 1781 prendre part à la bataille d'Eutaw Springs, où le général Green bat lord Cornwallis, qui se retire ensuite dans la place de Yorktown. Le siège est organisé. Washington encourage ses troupes. Un soir, vers minuit, il arrive à l'endroit où se tient Kościuszko avec son détachement de tirailleurs. — Chef! s'écrie Kościuszko, demain je prendrai les retranchements ennemis, ou mon nom sera rayé de la liste des vivants.

Le matin, à 9 heures, comme les hommes de Vioménil commençaient à reculer, Kościuszko s'élança sur l'artillerie anglaise, enleva 3 canons, 2 drapeaux, et fit un grand nombre de prisonniers. Cornwallis se rendit. Kościuszko avait reçu une grave blessure au bras droit. Washington loua publiquement sa bravoure, et le nomma son aide de camp.

L'année suivante, la guerre se terminait par la bataille de Charlestown. Kościuszko déploya un tel héroïsme dans cette dernière opération que son chef, le général Green, lui accorda l'honneur d'entrer le premier dans la ville conquise. Ce qui eut lieu le 14 décembre 1782.

Une fois la paix conclue, le Congrès américain, se déclarant pénétré d'une grande reconnaissance pour ses services fructueux, fidèles, et grandement précieux, le combla de distinctions. Il le nomma général brigadier, le fit citoyen des Etats-Unis, le décora de l'ordre de Cincinnati, lui accorda comme arriéré de solde 12.280 dollars, et lui fit don, comme à Washington, d'un domaine dont les revenus devaient lui être servis jusqu'à sa mort, quel que fût le lieu de sa résidence.

Pendant la dernière année de son séjour en Amérique, Kościuszko fut commandant de la place de West-Point, sur l'Hudson, où il avait fondé l'Ecole Militaire qui existe encore. A la fin du 1783, il s'embarqua à New-York sur un vaisseau français, pour aller, riche d'expérience et de gloire, se mettre au service de son pays.

Quatorze ans plus tard, le Nouveau-Monde devait le revoir. Il était maintenant un grand héros national, mais mal guéri des blessures qu'il avait reçues à Maciejowice, et usé par sa captivité à Petersbourg. Libéré par le tsar Paul I^{er}, il reprit cette année-là, — en 1797 — le chemin de l'Amérique libre. L'Angle-

terre, au passage, lui offrit un sabre d'honneur orné de cette inscription : « Au valeureux Kościuszko — la Nation Anglaise ». Le jour où il débarqua à New-York, le Congrès envoya au-devant de lui une députation d'honneur, et la foule, dételant ses chevaux, le porta jusqu'à sa maison. Il fut reçu comme un hôte illustre par Washington, dans ses terres de Mount-Vernon, en Virginie.

Quand les Etats-Unis, l'année suivante, eurent avec la France certaines difficultés, c'est à Kościuszko qu'ils songèrent pour lui confier le soin d'aller défendre à Paris leurs intérêts. A ce moment, Dombrowski créait les Légions. Les volontaires appelaient Kościuszko, l'acclamant comme leur chef. En avril 1798, il dit adieu pour toujours à ses amis d'Amérique.

Parmi ces derniers se trouvait Jefferson, le futur président des Etats-Unis. Kościuszko, avant son départ, remit en ses mains une grosse somme d'argent destinée à la fondation d'une école où devaient être élevés les petits abandonnés et les enfants pauvres des nègres. N'ayons garde d'oublier, entre tant d'épisodes qu'on doit ici négliger, ce trait touchant de miséricorde. Quand on parle de Kościuszko il en faut toujours revenir à la petite étude un peu trop lyrique, mais si divinatrice, si intuitive, si *sympathique*, que lui a consacrée notre Michelet. *Bonté héroïque*, c'est vraiment la clé de cette âme, comme aussi — Michelet l'a bien vu — de sa race et de son histoire. « Pendant trois ans et demi, a écrit Kościuszko le général Armstrong qui l'a vu à l'œuvre, il a construit des citadelles, des forts, des redoutes, des casernes, avec calme, sans prétention, docile aux chefs qui changeaient assez souvent, plein de bonté pour les ouvriers. Avec sa solde, qui lui était payée en papier, ou avec le pain de sa table, il venait en aide aux prisonniers anglais qui avaient faim. » Une nuit, les troupes américaines tombèrent à l'improviste sur un gros détachement anglais dont tous les hommes étaient endormis. Exaspérées par cette lutte atroce, elles passèrent tout au fil de l'épée. Cependant quarante hommes échappèrent au massacre, et ce fut grâce à Kościuszko. Malgré les instructions des chefs, il défendit à ses soldats, sous peine de mort, de les toucher. Washington eut connaissance du fait. Au lieu de punir Kościuszko, il lui fit don, en souvenir, de sa propre bague.

On raconte aussi que dans l'hiver de 1782, comme Washington était à Philadelphie avec son état-major, un enfant de neuf ans demanda à être introduit auprès de lui. On le conduisit à la chambre de l'aide de camp, qui était Kościuszko.

— Qu'est-ce que tu veux, mon petit ?

— Je m'appelle Ezéchiel. Mon père était artilleur dans le régiment de Roberts. Il a été tué à l'attaque de Stono. Ma mère était employée dans un hôpital militaire. Elle est morte aussi. Je viens voir le général Washington pour lui demander de m'inscrire comme soldat et de me donner la solde jusqu'à ce que j'aie grandi et que je puisse me battre contre les Anglais pour venger la mort de mon père.

Kościuszko l'écoutait, les larmes aux yeux. Il lui donna un dollar et, le présentant à Washington, il dit :

— Général, si l'Amérique a des fils comme

celui-là, on n'a rien à craindre pour son indépendance.

Et il obtint, en insistant, que l'on prit soin de l'enfant et qu'on lui assurât une éducation convenable.

Tous les témoignages des contemporains, chefs ou compagnons d'armes, s'accordent à signaler son extraordinaire modestie. « Jamais, dit l'un d'eux, il ne manifestait de désirs ni de prétentions pour lui-même. Jamais il ne négligeait les occasions de mettre en valeur et de recommander les services des autres. »

De là la vénération qu'avaient pour lui ceux dont il était le chef. Au siège de la ville de Ninety-Six, un corps de miliciens se plaint un jour d'être maintenu en service au delà du terme convenu.

— Mes amis, leur dit Kościuszko, on vous a promis de vous licencier, la parole donnée est sacrée, et l'on n'a pas le droit de la violer. Si vous ne voulez pas demeurer ici volontairement, allez en paix, je vous rends votre liberté. Mais moi je n'abandonnerai pas le poste qui m'a été confié, et je resterai avec ceux qui veulent lutter pour l'indépendance.

Les mécontents crièrent d'une seule voix :

— Nous resterons avec vous !

Parmi les amitiés nombreuses dont il fut honoré en Amérique, rappelons au moins ici celle de Lafayette. Ils se rencontrèrent pour la première fois après une bataille. Lafayette commandait avec le général Wayne les troupes américaines. Au cours du combat ils remarquèrent une compagnie qui était en avant de toutes les autres et qui chargeait furieusement l'ennemi.

— Qui commande la première compagnie ? demanda Lafayette à Wayne après l'action.

— C'est un jeune Polonais, dit Wayne, il s'appelle Kościuszko.

Lafayette voulut connaître le jeune Polonais. La nuit suivante, il se rendit à un demi-mille de là, au village où cantonnait le corps des volontaires de Kościuszko. Il trouva le héros en train d'étudier une carte déployée sur une petite table. Il lui serra la main, et lui fit compliment de sa bravoure. Ils furent depuis de grands amis.

Et cela encore donne l'inestimable prix d'un symbole à l'héroïque équipée de Kościuszko en Amérique. La France a été mêlée à son histoire. Tout ce qu'il y avait de généreux à la fin du XVIII^e siècle, tout ce qui était épris de liberté, il l'a connu. Kościuszko aux Etats-Unis, c'est l'image des démocraties conjurées pour le triomphe des idées nouvelles, de ces idées qui aujourd'hui se ruent sur la forteresse germanique. Parmi tous les monuments qui, à Chicago, à Milwaukee, à Washington, à Cleveland et ailleurs, perpétuent la mémoire du grand chevalier polonais, aucun ne dit plus de choses que l'obélisque dressé sur les bords escarpés de l'Hudson, à West-Point, au milieu des cyprès, par les élèves de l'Académie Militaire dont Kościuszko avait été le fondateur. Il porte cette simple inscription : « Au héros des deux mondes ».

Henri SIGISMOND.

**CRIER : « VIVE LA POLOGNE »
C'EST REVENDIQUER LE DROIT
A L'INDÉPENDANCE POUR TOUTES
LES NATIONS OPPRIMÉES.**



THADÉE KOŚCIUSZKO

Avant son premier départ pour l'Amérique

NAPOLÉON ET KOŚCIUSZKO

Le second séjour de Kościuszko aux Etats-Unis fut très court. Arrivé le 18 août 1797 à Philadelphie, il quitta l'Amérique en mai l'année suivante et le 10 messidor an VI (28 juin 1798) il débarqua à Bayonne. Quelques difficultés survenues entre la France et les Etats-Unis au sujet de la liberté de commerce et d'autres prérogatives, exigeant le choix d'un envoyé qui, à une âme énergique, joignit des talents éprouvés et un caractère consciencieux, ce fut à Kościuszko que l'on songea.

Kościuszko accepta cette mission parce que d'autres raisons, bien plus pressantes encore, le rappelaient en Europe. Il apprit la formation des Légions polonaises en Italie et il voulait leur prêter son appui à condition qu'elles servent les intérêts de la cause polonaise. Ce fut à cette époque que Kościuszko renvoya au tsar Paul I^{er} tout ce qu'il tenait de lui. Le temps écoulé lui permettait d'agir ainsi, sans risquer de froisser comme par le passé celui qui lui avait témoigné tant de générosité. La lettre que Kościuszko écrivit à ce sujet à Paul I^{er}, en date du 4 août 1798, est un modèle de reconnaissance et de dignité.

Les Légions polonaises de Dombrowski rendirent d'immenses services à la France et contribuèrent puissamment aux victoires et aux prodigieux succès de Bonaparte en Italie. Cependant la paix de Campo-Formio renversa les espérances des Polonais. Dombrowski, consterné, représenta à Bonaparte que cette paix serait funeste par la suite, car elle n'empêcherait pas l'Autriche de reprendre l'offensive : qu'ils n'auraient, lui et la France, de repos qu'en écrasant l'Autriche, qu'en relevant la Pologne ! Mais Napoléon ne voulut point longtemps parler sur la Pologne, et se contenta de recommander à Dombrowski de la patience et de la persévérance, vertus auxquelles les Polonais sont demeurés fidèles jusqu'à Waterloo !

La politique de Bonaparte frappa d'un découragement profond le Comité National polonais de Paris. A partir de cette époque la Pologne n'eut plus qu'une représentation militaire dans ces braves Légions, qui s'augmentaient toujours, dans l'espoir que par leur

nombre et par leur attitude, elles forceraient les puissances à s'occuper du sort de la Pologne. Bientôt après elles firent la campagne de Rome. Dombrowski et Kniaziewicz entrèrent à la tête de leurs Légions dans la ville éternelle le 3 mai 1798, le jour anniversaire de la Constitution de 1791... L'étendard de Mahomet, que jadis Sobieski, après la délivrance de Vienne en 1683, avait déposé avec son sabre à Notre-Dame-de-Lorette, furent les glorieux trophées que le Consulat romain offrit à Dombrowski. L'étendard suivit dès lors constamment le quartier général des Légions, et le sabre fut envoyé par l'entremise du général Kniaziewicz (chargé plus tard par Championnet de présenter au Directoire français les drapeaux conquis sur l'ennemi) au général Kościuszko, qui se trouvait à Paris.

En remettant à Kościuszko le sabre de Sobieski, Kniaziewicz supplia l'ancien généralissime de la guerre polonaise d'indépendance de 1794 de délivrer la patrie des « ingrats Autrichiens » et de « déposer ce trophée (le sabre) dans le temple de la Paix, sur le sol de notre patrie... »

Mais Kościuszko ne voulait point s'engager. Il se méfiait des promesses vagues et imprécises de Bonaparte, car il savait que les grands conquérants donnent rarement place dans leur âme à la grande pensée du bonheur de l'humanité. Cependant il engageait ses compatriotes à la patience et à l'obéissance envers l'empereur, en attendant le rétablissement de l'ancienne indépendance de la Pologne. Lorsque des officiers polonais visitaient Kościuszko, il n'omettait jamais de leur rappeler que *leur avenir et celui de leur patrie dépendaient de la France, et qu'ils devaient s'allier à cette puissance, sans se laisser fasciner par la personnalité de Napoléon.*

Si Kościuszko avait voulu, il eût mené à Paris une existence brillante. Précédé d'une gloire acquise dans les deux hémisphères, il se vit dès le début l'objet du plus flatteur accueil. Mais de tout temps Kościuszko fut peu accessible à l'ambition. Dans le tourbillon extraordinaire d'affaires et de plaisirs qui se mouvait à Paris à la fin du XVIII^e siècle il vivait retiré, bornant sa société à quelques compatriotes et ses relations à quelques cercles choisis où il ne rencontrait que des personnes d'élite. Il aimait les relations avec les hommes d'Etat marquants. C'est dans un de ces cercles qu'il rencontra le ministre plénipotentiaire de la Suisse, Pierre-Joseph de Zeltner de Soleure, homme d'une âme élevée et de connaissances profondes.

Un matin, le premier consul, revenu à Paris après la première campagne d'Italie, aperçut Kościuszko à une des réceptions ordinaires. Il se tourna d'un air affable vers Kościuszko et lui dit :

— Ah, général, c'est avec un plaisir extrême que je fus informé de votre arrivée à Paris. Je suis charmé de voir l'homme qui sut mériter l'attention des deux hémisphères, et qui se servit de son épée avec autant de succès pour le bien-être de toute l'humanité que pour l'indépendance de sa patrie !

Kościuszko répondit avec modestie à des paroles aussi flatteuses, et, interrogé par Bonaparte, exprima franchement ses opinions sur la lutte nationale d'Amérique et sur le malheureux sort de la Pologne.

Napoléon le fit sonder un jour pour savoir s'il serait disposé à occuper une place au Sénat français.

— Que voudriez-vous que je fisse là ? répondit Kościuszko au négociateur.

Plus tard quand la République fut transformée en Empire et qu'une nouvelle noblesse fut créée, Kościuszko demanda à une de ses connaissances du Sénat :

— Comment faut-il vous appeler maintenant ? Êtes-vous duc ou prince ? Excellence ou Altesse ?

— Je ne suis rien, répondit le sénateur, qu'un faible morceau de cire entre les mains de Sa Majesté.

Cette réponse froissa tellement Kościuszko, qu'il ne revit jamais ce dignitaire.

Kościuszko refusa plusieurs emplois importants qui lui furent offerts. Il ne voulait pas être le serviteur de Napoléon. Lorsque les événements politiques eurent contraint son ami Zeltner de résigner ses fonctions de ministre et de se soumettre avec sa femme à la plus stricte économie, Kościuszko préféra partager leur sort modeste et il se retira avec de Zeltner au château de Berville. Il vivait là dans une solitude profonde, partageant son temps entre les études de la nature et les jouissances de l'amitié.

Après ses victoires d'Austerlitz et d'Iéna, Napoléon décida de fonder un Duché de Varsovie qui devait plus tard lui servir de place d'armes en vue d'une future campagne contre Alexandre I^{er}. Il voulut gagner Kościuszko à sa cause et le 3 novembre 1806 il écrivit de Berlin au ministre Fouché : « Faites venir Kościuszko ; dites-lui de partir en diligence pour venir me joindre, mais secrètement et sous un autre nom que le sien. Il s'adressera au général Dombrowski ou directement au grand maréchal Duroc. Donnez-lui tout l'argent dont il aura besoin. Faites partir aussi tous les Polonais qu'il aura avec lui. Je désire que tout se fasse le plus secrètement possible (1). »

Fouché, à la suite de ces ordres, déploya toutes les ressources de son éloquence pour gagner Kościuszko aux plans secrets de l'Empereur, ou sinon l'effrayer par la menace. Mais ni la corruption ni la crainte ne pouvaient rien sur l'âme de Kościuszko ; et, suivant sa conviction, il refusa avec modération et énergie toute proposition.

— Je ne me mêlerai jamais de vos entreprises en Pologne, — dit Kościuszko à Fouché — *à moins qu'on n'assure à ma patrie un gouvernement national, une constitution libérale et ses anciennes limites.*

— Et si l'on vous y conduit de vive force ?

— Alors je dirai à la Pologne entière que je ne suis pas libre et que je ne prends part à rien !

Napoléon, par l'intermédiaire de Fouché, demandait à Kościuszko la soumission à sa politique et à ses desseins sans aucune condition. Républicain dans l'âme, ce dernier ne voulut point exposer ses compatriotes à de nouveaux sacrifices sans avoir des garanties positives.

— Despotisme pour despotisme — déclarait-il à Fouché — les Polonais n'en manquent

(1) *Correspondance de Napoléon I^{er}, t. XIII, page 462, Paris, 1863.*

pas chez eux pour l'aller chercher si loin, et l'acheter au prix de leur sang !

— Eh bien, nous nous passerons de vous ! — cria le policier avec colère.

L'Empereur fut vivement irrité qu'un seul homme osât lui tenir tête, à lui qui était au faite de la puissance et devant qui chacun tremblait. Possédant assez d'élévation d'âme pour respecter cette mâle indépendance, Napoléon ne fit pas arrêter Kościuszko, mais blessé dans son orgueil, il écrivit à Fouché dans sa lettre datée de Liebstadt (20 février 1807) les paroles suivantes : « Je n'attache aucune importance à Kościuszko ; il ne jouit point dans le pays de l'estime qu'il croit ; d'ailleurs sa conduite prouve qu'il n'est qu'un sot. Il faut donc le laisser faire ce qu'il veut, sans y porter aucun empressement. »

Cependant Napoléon savait bien quelle influence pouvait exercer en Pologne le nom de Kościuszko, car il fit fabriquer par Fouché sous le nom du général polonais une fausse proclamation datée de Paris.

En même temps Kościuszko fut surveillé étroitement à Berville. On empêchait que des lettres ne parvinssent jusqu'à lui.

Ce stratagème n'était pas nécessaire pour réveiller le patriotisme des Polonais ; on savait déjà que Kościuszko ne paraîtrait point, et néanmoins la Pologne se leva spontanément, ne pouvant se résoudre à croire que Napoléon pousserait l'ingratitude et l'aveuglement au point de faire rentrer les Polonais sous le joug odieux dont ils se seraient délivrés. Pour beaucoup de Polonais, Napoléon fut l'homme qui semblait prédestiné pour accomplir le rétablissement de leur patrie. Les Polonais crurent que ce grand guerrier pourrait être aussi leur libérateur et ils se dévouèrent à lui à l'époque de sa grandeur, ils lui restèrent fidèles au moment où la fortune l'abandonna. Ce fut, semble-t-il, une des plus grandes fautes politiques de Napoléon de n'avoir pas rétabli la Pologne, dans les occasions multiples qui se sont présentées pour l'accomplissement de cette œuvre réparatrice. Mais autant Napoléon était grand capitaine et habile organisateur, autant il était obstiné et crédule en politique.

Casimir SMOGORZEWSKI.

LE RÉVEIL DE KOŚCIUSZKO

*Comme un aigle qu'auraient accablé des vautours,
Vaincu, mais point troublé, que fait-il ? Il sommeille ;
Et dans ce doux repos il attend tous les jours
Celui qui lui dira : « Mon fils, je te réveille ; »*

*« Dieu m'a dit de venir te prendre par la main,
« De te mener partout où l'on vit ton courage,
« Partout où Liberté veut dire genre humain,
« Partout où les mortels ont maudit l'esclavage. »*

*« Je te réveille, viens, » dira l'ange de Dieu,
« De Maciejowiçe reconnais-tu le lieu ?
« Mais de Raclawiçe sache l'écho sonore :
« Vingt peuples l'admirant et te pleurant encore ».*

*« Et Dieu m'a dit, mon frère, ange, conduis-le là
« Dans cet autre sépulcre où trois rois sans vergogne
« Mirent une autre enfant qu'en moy Ciel on pleura ;
... « Ange, dis-lui d'aller réveiller la Pologne ! »*

4 octobre 1917.

GEORGES KLECZROWSKI.

LA VIE DE KOŚCIUSZKO

(TABLEAU CHRONOLOGIQUE)

Thadée Kościuszko naquit le 12 février 1746 à Mereczowszczyzna, palatinat de Brześć-Litewski, district de Słonim, sous le règne d'Auguste III. Il fut élevé jusqu'à 18 ans dans la maison paternelle. C'est en 1763 que mourut Auguste III ; en 1764 que fut élu Stanislas-Auguste Poniatowski.

Il entre à l'École des Cadets à Varsovie ; il y fait de brillantes études, à la suite desquelles il est envoyé en 1769 à l'étranger pour se perfectionner. C'est l'année même de la naissance de Napoléon.

Il voyage en Allemagne, en Italie et en France. Il entre à Versailles à l'école du génie militaire et y reste jusqu'en 1774. Pendant cette période a lieu en Pologne la guerre de la Confédération de Bar, durant laquelle le père de Kościuszko est tué par ses paysans, à la suite du massacre de Humań.

En 1773 s'accomplit le premier partage. Kościuszko, de retour en Pologne, est nommé lieutenant d'artillerie en 1776. Des déceptions d'amour le forcent à quitter la Pologne ; il revient en France d'où il se rend en Amérique. Après un naufrage il arrive à Philadelphie et il est nommé colonel de l'armée américaine en 1776.

Il se distingue dans les batailles de Princeton, de Stillwater, de Saratoga, à Ninety-Six, à Rhode-Island, à New-York et peut-être à York-Town.

En 1783 il est nommé général de brigade et décoré de l'ordre des Cincinnati, reçoit avec le titre de citoyen des Etats-Unis un domaine à titre de donation nationale, et il reste une année à West-Point en qualité de commandant de cette forteresse.

Kościuszko revient en Europe. Reçu froidement à la cour de Varsovie, il se retire dans ses terres de 1785 à 1786. En 1787 il est nommé major-général de l'armée polonaise.

Pendant la durée de la diète de quatre ans il reste au service : à Lublin, à Krasnystaw, à Międzybórz.

Dans la guerre contre les Russes et les confédérés de Targowica, il prend une part glorieuse aux batailles de Zieleńce et de Dubienka en 1792. Il est nommé général-lieutenant et décoré de l'ordre de l'Aigle blanc. Il donne sa démission à la fin de la guerre et se rend à Leipzig, où il reçoit le diplôme de citoyen de la République française. En 1793, lors du second partage, il se rend à Paris et de là en Italie.

L'année suivante il revient à Leipzig, d'où il est appelé en Pologne pour prendre le commandement de l'insurrection. Madaliński organise le soulèvement dans le palatinat de Posen et les palatinats voisins. Soulèvement à Varsovie, à Vilno et en Samogitie. Kościuszko prête serment à Cracovie (24 mars). — Victoire de Raclawice (4 avril). — Trahison des Prussiens qui occupent Dantzig et huit palatinats. — Varsovie se défend pendant trois mois et est sauvée par la diversion en Prusse méridionale de Madaliński et de Dąbrowski. — Bataille de Szczekociny (6 juin). — Défaite de Maciejowice (10 octobre). — Captivité de Kościuszko. — Massacre de Praga et prise de Varsovie par Souvarov. — Occupation de Wilno par les Russes.

Captivité de Kościuszko à Pétersbourg (1794-1796). — Troisième partage de la Pologne (1795). — Mort de Catherine II. — Avènement de Paul 1^{er} qui rend la liberté à Kościuszko.

Kościuszko part pour l'Amérique pour la deuxième fois et il y séjourne sept mois. Il fonde à Philadelphie une école pour les enfants des noirs.

Il est envoyé en France en 1798 comme plénipotentiaire américain pour conclure un traité de commerce. Il s'établit à Paris et se lie avec la famille Zeltner. Il contribue à la réorganisation des Légions polonaises.

En 1800 il s'installe avec les Zeltner à Berville, près de Fontainebleau. — Il refuse en 1806 les propositions de Napoléon. — En 1812 et en 1815 il tâche d'obtenir de l'empereur Alexandre et du Congrès de Vienne des conditions favorables à la Pologne. Il échoue.

Il se transporte en Suisse, à Soleure, où il passe ses dernières années dans la maison des Zeltner. Il meurt à Soleure le 15 octobre 1817.



MÉDAILLON DE KOŚCIUSZKO
PAR DAVID D'ANGERS.

THADÉE KOŚCIUSZKO

chef de l'insurrection de 1794

Il y a bien longtemps, le vieux poète latin Ennius disait déjà que la patrie ne subsiste que par le souvenir de ses héros. Pour les Polonais, cette parole est doublement vraie, car, vaincus, martyrisés, exilés dans tous les coins du monde, combattant aujourd'hui dans toutes les armées, il se sentent unis par un même sentiment de reconnaissance et de piété envers ceux qui, dans le Passé, ont constitué « la Pologne éternelle ». Aussi, quand malgré tant de déchirements, tant de douleurs, tant de désastres, l'unité d'âme demeure intacte, quand tout un peuple se retrouve dans une étroite communion d'idées pour célébrer la mémoire d'un chef tel que Kościuszko, ce peuple est vraiment un grand peuple et cette nation, une nation immortelle.

Quel était-il donc, ce chef, qui, pour la première fois peut-être, recueillait les suffrages unanimes des Polonais ? quel était l'homme que la nation expirante allait dresser devant ses persécuteurs et devant l'univers pour répondre victorieusement à ceux qui disaient que la Pologne n'était composée que de nobles entichés de leurs privilèges, durs pour leurs paysans, imitateurs serviles des cours de Versailles et de Pétersbourg ? C'est l'historien français Michelet qui va nous l'apprendre ; le portrait qu'il a tracé de Kościuszko est admirable de vérité et de vie : « Il avait le menton saillant, ainsi que les pommettes des joues. Le nez, fortement retroussé, donnait à sa figure quelque chose, non de vulgaire, comme il arrive, mais d'étrange plutôt, de bizarre et de romanesque, d'audacieux, d'aventureux. Nez, menton, bouche, sourcils, tout semblait pointer en avant, comme l'élan du cavalier qui charge, mais en même temps les plans très fermes, très arrêtés, très fins, rappelaient la précision de l'artilleur qui ne charge point au hasard, mais qui vise et atteint le but. Les yeux étaient très vifs, hardis et doux. Là, surtout, on entrevoyait l'excellence du cœur de ce grand homme de guerre. Les anciens héros de la Pologne étaient des saints. Les Turcs, qui ont éprouvé tant de fois l'esprit guerrier de cette race, n'en avaient pas moins remarqué son extrême douceur, sa tendance

à tous les amours. Ils appelaient les slaves, les colombes. Cette disposition à aimer éclatait dans toute la personne de Kościuszko. Nul homme n'a tant aimé la femme, et de la plus pure tendresse. Il aimait singulièrement les enfants qui tous venaient à lui. Surtout il aimait les pauvres ; il lui était impossible d'en voir sans leur donner, il leur parlait avec égard, avec les plus délicats ménagements de l'égalité. Ces qualités, ces défauts mêmes, faisaient un ensemble adorable, auquel peu de cœurs auraient résisté. »

Il appartenait à une très ancienne famille de la petite noblesse lithuanienne et ce nom de Kościuszko n'est qu'un diminutif de *Constantin*, diminutif usité dans la Russie blanche et porté par un de ses ancêtres. Après son enfance et sa jeunesse passées dans le domaine paternel, à Mereczowszczyzna, puis ses années d'études à l'École des Cadets de Varsovie, et enfin de nombreux voyages à l'étranger, Kościuszko fut nommé lieutenant d'artillerie en 1776 ; mais une douloureuse aventure sentimentale l'entraîna dans d'autres directions : il aimait Mademoiselle Louise Sosnowska, fille d'un grand seigneur, et il alla même jusqu'à l'enlever, mais grâce à l'honnêteté de Kościuszko, grâce aussi peut-être à un évanouissement inopportun de la jeune fille, cet enlèvement n'eut pas de suites et la bien-aimée du futur héros, devenue princesse Lubomirska, le recommanda plus tard au roi Stanislas-Auguste.

Dans toute la violence de son chagrin, Kościuszko n'eut plus que le désir de quitter la Pologne ; une autre passion, celle de la liberté, l'appela en Amérique ; on sait quelle gloire il y conquiert, mais rien ne pouvait effacer en lui le souvenir de son pays, il y revint en 1785. En 1787, il fut nommé major-général ; dans la guerre contre les Russes et les confédérés de Targowica, il prit une part importante aux combats de Zieleńce et de Dabienka et fut alors nommé général-lieutenant et décoré de l'Aigle blanc. Mais le roi adhérent à la Confédération de Targowica, Kościuszko lui remit sa démission dans les termes suivants : « Comme la transformation de l'état du pays le rend contraire à mon serment et à mes convictions intimes, j'ai l'honneur de prier Votre Majesté de bien vouloir signer ma démission. Camp de Sieciechowo, 30 juillet 1792 !

Thadée Kościuszko. »

Kościuszko se retira alors à Leipzig, où il reçut le diplôme de « citoyen de la République Française ». Lors du second partage, en 1793, il alla à Paris, puis en Italie, et, en 1794, il revint à Leipzig ; c'est là que vint le chercher l'appel suprême de son pays.

Catherine II, après avoir promis de vive voix et par écrit à Félix Potocki, un des chefs de la confédération criminelle de Targowica, que la Pologne ne serait point partagée, s'était entendue avec le roi de Prusse, le 9 avril 1793, pour procéder à un second démembrement et les deux souverains avaient intimé l'ordre à Stanislas-Auguste de convoquer à Grodno une diète qui devrait légitimer leur envahissement.

Cette diète, affamée et menacée de massacre par les baïonnettes des grenadiers de Rautenfeld et par les canons moscovites, fut obligée

d'accepter en silence les arrêts de la force brutale. Mais les patriotes, les exilés, en Allemagne, en Italie, en France, préparèrent une insurrection nationale et, au printemps de 1794, demandèrent à Kościuszko d'en prendre l'unique direction. Des soulèvements éclatèrent dans toute la Pologne, à Varsovie, à Vilno, en Samogitie, mais c'est à Cracovie que le mouvement fut le plus fort, la garnison russe étant peu nombreuse, elle fut facilement vaincue et c'est dans cette vieille capitale de la Pologne que Kościuszko arriva dans la nuit du 23 au 24 mars 1794. Dès le matin du 24, il se rendit à l'église des capucins, où il fit bénir ses armes, par un des moines dans la chapelle de N.-D.-de-Lorette. Puis, au milieu de l'enthousiasme général du peuple accouru de toutes parts, il se dirigea vers l'antique Hôtel de Ville, suivi du bourgmestre Lichocki, du général Wodzicki et de plusieurs officiers... là il pria le chambellan Simowski de lire l'acte d'insurrection de la nation. Voici les principaux passages de cet acte : « Le monde entier connaît l'état actuel de l'infortunée Pologne. L'indignité de deux puissances voisines et les crimes des traîtres à la Patrie l'ont plongée dans cet abîme. Acharnée à la destruction du nom polonais, Catherine II, d'accord avec Frédéric-Guillaume, a réalisé les projets de sa perversité ! Il n'y a aucune sorte de faux, d'hypocrisie, de tromperie dont ces deux gouvernements ne se soient souillés pour satisfaire leur vengeance et leur avidité. Tout en se proclamant sans pudeur comme étant la garante de l'intégrité, de l'indépendance et du bonheur de la Pologne, la tsarine lui arrachait et partageait ses territoires, insultait à son indépendance et l'accablait de calamités de toute sorte. Et quand la Pologne, prenant en horreur ce joug outrageant, reconquit ses droits à la souveraineté, Catherine mit en œuvre contre elle, les traîtres à la Patrie, les appuya de toute sa force armée, puis ayant, par sa fourberie, détourné le roi de la défense du pays... elle finit par trahir les traîtres eux-mêmes, et, devenue maîtresse du sort de la Pologne, elle convia Frédéric-Guillaume au partage du butin... Ces deux puissances conjurées contre la République... obligèrent les citoyens au serment de vasselage et d'esclavage... et déclarèrent... que les droits et les frontières des Etats jusqu'alors libres dépendaient de leur bon plaisir... Depuis, la liberté, la sécurité et la fortune des citoyens sont dans la main des esclaves d'un serviteur de la tsarine dont les forces armées sont un bouclier pour toutes leurs exactions.

Ecrasés par cette immensité de malheurs, désolés, plus encore par la trahison que par la force ennemie, sans aucune protection, ayant perdu notre Patrie... trahis et bafoués par quelques gouvernements étrangers, abandonnés par d'autres, nous, Polonais, propriétaires terriens du palatinat de Cracovie, consacrant à la Patrie, notre vie, seul bien que la tyrannie étrangère ne nous ait pas ravi, nous avons recours aux moyens violents qui nous sont suggérés par le désespoir de nos concitoyens. Ayant donc pris l'inébranlable résolution de péni- d'être ensevelis sous les ruines de notre pays, ou de délivrer notre terre natale d'une oppression cruelle et d'un joug humiliant, nous déclarons devant Dieu, devant le

genre humain tout entier... que, usant du droit imprescriptible de résistance à la tyrannie, nous unissons toutes nos forces dans un esprit de patriotisme et de fraternité... Nous renonçons à tout ce qui nous avait divisés jusqu'à ce jour ou pourrait nous diviser à l'avenir, nous, fils de la même Patrie.

Libérer la Pologne des armées étrangères, récupérer et garantir l'intégrité de son territoire, détruire toute oppression et usurpation aussi bien étrangère qu'intérieure, fortifier et affermir la liberté nationale et l'indépendance de notre République, tels sont les buts sacrés de notre insurrection. Afin qu'une autorité vaillante dirige les forces nationales... les moyens suivants nous ont paru nécessaires et inévitables : avoir un généralissime, un conseil suprême national temporaire, une Commission d'administration de notre Palatinat, un Tribunal suprême et un Tribunal pour les affaires criminelles.

Nous choisissons et désignons par l'acte présent, comme généralissime suprême et chef de toute notre insurrection, Thadée Kościuszko. »

Ensuite, l'acte d'insurrection notifie d'une façon extrêmement précise les différentes charges qui vont incomber au généralissime et au Conseil suprême : organisation de la justice, de l'armée, du ravitaillement, formation des conseils de guerre, et même, idée extrêmement moderne, obligation de renseigner la nation, par de fréquents communiqués, au sujet des événements militaires. Enfin l'acte se termine ainsi : « Nous nous jurons à nous-même réciproquement, nous jurons à la nation polonaise d'être constants dans nos entreprises, fidèles aux lois, obéissants aux autorités nationales, citées et décrites dans l'acte présent, manifeste de notre insurrection. Nous conjurons le généralissime de la force armée et le Conseil suprême, au nom de l'amour de la Patrie, d'employer tous les moyens possibles pour délivrer la nation et sauver son territoire. Remettant entre leurs mains, l'usage de nos personnes et de nos fortunes pendant ce temps de lutte entre la liberté et le despotisme, entre la justice et l'oppression tyrannique, nous voulons qu'ils aient toujours présente à l'esprit cette grande vérité : le salut du peuple est la loi suprême. »

Après cette émouvante déclaration des propriétaires terriens, Kościuszko prit la parole et, les yeux levés vers le ciel, prononça son serment : « Moi, Thadée Kościuszko, je jure, en présence de Dieu, à la nation polonaise tout entière, que je n'userai pas de l'autorité qui m'est confiée pour opprimer qui que ce soit, mais que je l'emploierai uniquement pour la défense de l'intégrité du territoire dans ses frontières, pour recouvrer la souveraineté nationale et affermir la liberté de tous. En tout ceci, que Dieu me soit en aide, ainsi que la Passion de son Fils. »

Tel était le langage de ceux que Catherine et son complice ont représentés comme des *Jacobins*. Il est au contraire curieux de comparer ces sentiments si élevés, si désintéressés, cette modération dans l'enthousiasme, cet amour de la liberté, au nom de laquelle on ne commettait pas de crimes, avec ce qui se passait en France à la même époque, en pleine

Terreur ; on voit alors de quel côté se trouve cette indiscipline, ce manque d'union, cette anarchie enfin qu'on a si souvent et si injustement reprochée aux Polonais.

Pour faire participer toute la nation à ce grand acte de Cracovie, Kościuszko rédigea, dans ce même jour du 24 mars, des appels au clergé, à l'armée, aux propriétaires terriens et aux femmes polonaises. Il disait au clergé : « Montrez à la nation tout entière ce que vous avez le devoir d'être par civisme et d'après votre vocation... Comme j'y suis tenu par mes fonctions, je vous déclare en cet appel que, sans vous obliger à aucun serment, je mets ma confiance en votre vertu et j'espère que vous ne vous laisserez devancer par personne, quand il s'agira du salut de la Patrie... Votre vocation doit vous inspirer à ce sujet. Ce Dieu que vous prêchez comme étant l'unique source de la justice, sera sans doute le vengeur de la cause de notre Patrie, puisque nous sommes un peuple persécuté et démembré, sans l'avoir mérité. Le peuple, sous votre direction, comprendra le devoir sacré qui lui incombe de sauver cette terre que la Providence miséricordieuse a daigné lui confier en don... Que la Pologne, en un éloquent témoignage, proclame devant l'Europe, que son clergé, non seulement n'a pas été un obstacle à la nation, pour recouvrer les libertés de tous et l'intégrité du pays, mais que, bien au contraire, il l'a dirigée dans cette tâche sublime... J'espère le même zèle du clergé des différents cultes de la République. Elle a le droit de réclamer d'eux ces sacrifices, puisque, en garantissant la liberté des fidèles de toute croyance, en leur assurant la protection du gouvernement et les droits civiques, elle se montre leur véritable mère à tous. »

Dans son appel à l'armée, Kościuszko trouve les mots qui vont aux cœurs des soldats et l'on retrouve dans ses paroles l'accent entraînant des grands capitaines : « Camarades, relevons la Patrie de son esclavage, rendons au nom de Polonais son antique splendeur, à la nation sa souveraineté, méritons la reconnaissance de la Patrie et la gloire si chère au soldat !... Avec vous, chers camarades, je prends pour mot d'ordre : la mort ou la victoire ! j'ai confiance en vous et en cette nation qui a décidé de périr plutôt que de continuer à gémir dans un esclavage honteux. »

Aux propriétaires terriens, le dictateur demande l'aide matérielle et morale : « Envoyez-nous des hommes... fournissez du biscuit, des farines, etc... des chevaux, des chemises, des chaussures, du gros drap, de la toile pour les tentes... Ces nobles offrandes pour la Liberté et la Patrie trouveront une récompense digne d'elles... Le premier pas vers l'anéantissement de l'esclavage, c'est d'oser être libre, le premier pas vers la victoire, c'est d'avoir conscience de sa force. »

En s'adressant aux Polonaises, Kościuszko emploie les galantes tournures de l'époque : « Ornement du genre humain ! Beau sexe ! » Mais il ne faudrait pas croire que c'est un madrigal qui débute ainsi, non ! ce que le généralissime confie aux femmes héroïques qui tremblent pour les leurs, c'est la mission sublime qui s'appellera bien plus tard : *l'œuvre de la Croix-Rouge*. Ce n'était alors qu'une

« idée à lui », comme il le dit, mais une idée qui deviendra dans les jours actuels, la dernière idée d'humanité et de bonté planant sur le monde ensanglanté. « Notre sang doit assurer votre bonheur, ô femmes, » continue Kościuszko, « que son écoulement soit arrêté par vos mains. Daignez, je vous en prie, au nom de l'amour et de l'humanité, faire de la charpie et des bandes pour l'armée. Cette offrande de belles mains soulagera la douleur et encouragera la vaillance elle-même. » Ainsi, dans ce contact, de cœur à cœur, avec la nation tout entière, Kościuszko prit les forces nécessaires pour mener à bien sa tâche gigantesque. C'est ce qui permit à son nom de faire jaillir, « comme l'Hécla », a dit Byron, « du feu au milieu des glaces ». Ce feu, n'est-ce pas la victoire éclatante de Raclawice ? n'est-ce pas même aussi la défaite héroïque de Maciejowice, n'est-ce pas surtout le souvenir profond, inaltérable, laissé au fond de l'âme de tous les Polonais, comme une flamme éternellement vivante ? car nous pouvons redire, aussi justement aujourd'hui, les beaux vers que le poète Venceslas Gasztowtt composa en 1894, au centenaire de l'insurrection.

Ecoutez, écoutez si notre voix est forte,
Si notre cœur est abattu.

Le cri que nous poussons, c'est : « Elle n'est pas morte ! »
Ce cri, Kościuszko, l'entends-tu ?

Oh ! nous le savons, tu n'en poussas pas d'autre
Aux champs de Maciejowitsé ;

Ce cri, depuis cent ans, il est resté le nôtre,
Mais il sort de ton cœur blessé !

La Pologne le sait ; l'entendez-vous ? C'est elle
Qui partout, répète aujourd'hui :

« Honneur à Kościuszko ! Si je suis immortelle,
Sachez-le bien, c'est grâce à lui ! »

Anne-Marie GASZTOWTT.

Lettre de Kościuszko

AU COMTE DE SÉGUR

Le 20 brumaire an XII (12 novembre 1803), pour démentir la parole impie de *Finis Poloniae* qu'il n'a jamais prononcée, Thadée Kościuszko a adressé au comte de Ségur la lettre suivante :

MONSIEUR LE COMTE,

En vous remettant hier l'écrit relatif à l'affaire de M. Adam Poniński sur sa conduite dans la campagne de 1794, il y a encore un autre fait qui se rattache à la malheureuse bataille de Maciejowice et qu'il me tarde d'éclaircir.

L'ignorance ou la mauvaise foi s'acharnent à faire mettre dans ma bouche le mot de *Finis Poloniae*, que j'aurais prononcé dans cette fatale journée. D'abord, avant la fin de la bataille, j'ai été presque mortellement blessé, et je n'ai recony les sens que deux jours après et lorsque je me suis trouvé entre les mains des ennemis. Puis, si un pareil mot est inconsequent et criminel dans la bouche de tout Polonais, il le serait beaucoup plus dans la mienne. La nation polonaise, en m'appelant à défendre l'intégrité, l'indépendance, la dignité, la gloire et la liberté de la patrie, savait bien que je n'étais pas le *dernier Polonais* et qu'avec ma mort, sur le champ de bataille ou autrement, la Pologne ne pouvait pas et ne devait pas finir.

Tout ce que les Polonais ont fait depuis dans les glorieuses légions polonaises, et tout ce qu'ils feront encore dans l'avenir pour recouvrer leur patrie, prouve suffisamment que, si nous, soldats dévoués de cette patrie, nous sommes mortels, la Pologne est immortelle, et qu'il n'est permis à personne de dire ni de répéter : *Finis Poloniae*.

Que diraient les Français, si, à la fatale bataille de Rosbach en 1757, le maréchal Charles de Rohan, prince de Soubise, se fût écrié : *Finis Galliae*, ou si on lui faisait dire ces cruelles paroles dans ses biographies ?

Je vous serais donc obligé de ne pas parler de ce *Finis Poloniae* dans la nouvelle édition de votre ouvrage, et j'espère que l'autorité de votre nom imposera à tous ceux qui, à l'avenir, voudraient répéter ces mots et m'attribuer un blasphème contre lequel je proteste de toute mon âme...

KOŚCIUSZKO.

THADÉE KOŚCIUSZKO (1746-1817)

CHEF SUPRÊME DE L'INSURRECTION NATIONALE
POLONAISE EN 1794
CITOYEN HONORAIRE DES ÉTATS-UNIS
GÉNÉRAL DE L'ARMÉE AMÉRICAINE EN 1783
CITOYEN DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
NOMMÉ PAR LA CONVENTION EN 1792
PROTECTEUR DES POPULATIONS
DE MONTIGNY, DE GÈNÈVRAIE, DE SORGUES, D'EPISY
ET DE BERVILLE
A VÉCU PARMI LES HABITANTS DE CFS COMMUNES
DE 1800-1815 QUI ONT ÉRIGÉ EN 1836 CE MONU-
MENTA LA MÉMOIRE DU GRAND PATRIOTE POLONAIS
LES POLONAIS
ONT POSÉ CETTE PLAQUE LE JOUR DU CENTENAIRE
DE SA MORT LE 15 OCTOBRE 1917

Voici l'inscription de la plaque commémorative que le Comité du Centenaire de Kościuszko fixera demain, 14 octobre, à Berville.

« DIES IRÆ » DE KOŚCIUSZKO (1)

Jour de colère, jour de larmes
Où le sort, qui trahit nos armes,
Arrêta ton vol glorieux !

À tes côtés, ombre chérie,
Ellé tomba notre patrie,
Et ta main lui ferma les yeux.

Tu vis de ses membres livides
Les rois, comme des loups avides,
S'arracher les lambeaux épars.

Le fer dégouttant de carnage,
Pour en grossir leur héritage,
De son cadavre fit trois parts.

La Pologne ainsi partagée,
Quel bras humain l'aurait vengée ?
Dieu seul pouvait la secourir :

Toi-même tu la crus sans vie ;
Mais son cœur était Varsovie :
Le feu sacré n'y put mourir.

Que ta grande ombre s'y relève,
Secoue en reprenant ton glaive,
Le sommeil de l'éternité :

J'entends le signal des batailles
Et le chant de tes funérailles
Est un hymne de liberté.

Tombez, tombez, voiles funèbres !
La Pologne sort des ténèbres,
Féconde en nouveaux défenseurs ;

Par la liberté ranimée,
De sa chaîne elle s'est armée
Pour en frapper ses oppresseurs.

Cette main qu'elle te présente
Sera bientôt libre et sanglante ;
Tends-lui la main du haut des cieus.

Descends pour venger ses injures,
Ou pour entourer ses blessures
De son linceul victorieux.

Si cette France qu'elle appelle,
Trop loin, ne peut vaincre avec elle,
Que Dieu du moins soit son appui :

Trop haut, si Dieu ne peut l'entendre,
Eh bien ! mourons pour la défendre,
Et nous irons nous plaindre à lui.

CASIMIR DELAVIGNE.

(1) Ce poème fut chanté par les choristes de l'abbé Châtel lors de la messe que celui-ci dit en français pour le service funèbre de Kościuszko, le 28 février 1831. On le trouve dans toute édition complète des œuvres de Casimir Delavigne.

Les derniers jours de Kościuszko

Le traité de Vienne modifia quelque peu la situation de la Pologne. A la place du duché de Varsovie, qui a cessé d'exister, on organisa un Royaume constitutionnel de Pologne sous le sceptre de l'empereur de Russie, et l'on rendit à la Prusse le duché de Posen ! Cracovie seule devint ville libre mais resta sous la protection des trois cours.

Ainsi Kościuszko n'a point réussi à décider Alexandre de reconstituer la Pologne dans son intégrité. Aussi, le cœur navré de douleur, il quitta Vienne en juin 1815, et arriva à Soleure le 8 juillet 1815, où il voulait attendre, avant de rentrer en France, que les événements politiques se fussent éclaircis.

Kościuszko prit un appartement dans une maison proche de celle où demeurait Xavier de Zeltner, frère de Pierre-Joseph chez qui Kościuszko avait passé quinze ans à Berville, près Fontainebleau. A la fin d'août il apprit la mort de M^{me} de Zeltner, femme de Pierre-Joseph ; cette nouvelle lui causa une vive douleur et contribua certainement à changer ses projets.

De jour en jour il s'attachait davantage à la famille de Xavier Zeltner, l'image vivante de ceux qui l'avaient tant chéri à Berville. Aussi, renonçant à son projet de retourner en France, il résolut de faire de son séjour à Soleure, son asile définitif. Il avait rencontré de nouveau une famille qui le comprenait et qui, en partageant complètement ses opinions, lui offrait toutes les douceurs de l'amitié. La première fois de sa vie, il se trouvait chez lui, selon sa propre expression.

Il vivait avec une grande simplicité. Chaque jour il dînait modestement avec la famille de Zeltner, et faisait ensuite une promenade, vêtu d'une vieille redingote bleue et portant à sa boutonnière une rose. Il couchait sur un matelas fort dur et se contentait en toute saison d'une seule couverture de laine. En été il se levait à cinq heures du matin, en hiver à six. Après le petit déjeuner qu'il préparait lui-même, il faisait sa correspondance et se livrait à la lecture et à l'étude. Vers dix heures, il sortait à cheval et il visitait d'habitude dans ses promenades les chaumières de pauvres paysans qui n'obtenaient d'un sol pauvre et d'un climat aride, qu'un peu de pommes de terre et d'avoine. Il distribuait de l'argent et disparaissait. Les habitants du pays l'adoraient.

Ses promenades favorites étaient les carrières de marbre situées à un quart de mille au nord de Soleure, au pied du Weissenstein, l'ermitage de Saint-Verena et le monument de Nicolas Wengi qui, dans la guerre suisse de la réforme, se jeta au-devant d'un canon pour épargner le sang de ses concitoyens.

Pendant l'été de 1816, Kościuszko fit, en société de M. de Zeltner et de plusieurs de ses compatriotes, des excursions en Suisse. Les célèbres contrées d'Uri, Schwytz et Unterwalden attirèrent son attention. Une chute qu'il fit avec son cheval dans les environs de Vevey, le contraignit de garder le lit ; mais

des soins empressés et l'air salubre du lac Léman, le mirent bientôt en état de reprendre sa route.

La dernière démarche publique par laquelle Kościuszko manifesta son grand caractère est peut-être la plus belle de sa vie comme homme et comme citoyen. Kościuszko avait déjà fait son testament à Berlin avant son départ pour Vienne, mais il avait à cœur de réaliser une dernière disposition que son âme républicaine envisageait comme un devoir sacré. Kościuszko était propriétaire d'un village situé dans l'ancien palatinat de Brześć-Litewski, qui, depuis le troisième partage de la Pologne en 1795, se trouva enclavé dans le gouvernement de Grodno, envahi par la Russie. Le père de Kościuszko, homme distingué sous beaucoup de rapports, mais colère et emporté, avait profité de l'impunité et des privilèges que s'arrogeait alors la noblesse, pour traiter ses paysans avec une rigueur excessive, jusqu'à ce qu'exaspérés par la souffrance, ils en appelèrent à la force et massacrèrent leur seigneur en 1774. Ce tragique événement avait fait sur l'âme du jeune Kościuszko une impression qui ne s'effaça jamais. Devenu héritier de la fortune de son père, il traita non seulement ses paysans avec la plus grande humanité, mais il songea à les affranchir, à garantir encore leur sécurité, et c'est cette intention philanthropique qu'il réalisa par un acte signé le 2 avril 1817, et dans lequel il donnait une liberté pleine et entière à ses paysans.

L'année de sa mort, au mois de mai, Kościuszko visita l'Institut agricole de Fellenberg à Hofwyl, non seulement afin de remplir ses loisirs par l'étude de l'agronomie, mais dans le plus haut but de devenir utile à son pays comme agriculteur, dans le cas où les événements ne lui permettraient plus de le servir comme guerrier et comme homme d'Etat. Kościuszko se rendit aussi à Yverdun, où il visita l'Institut de Pestalozzi. M. M.-A. Jullien l'accompagnait; son fils Auguste Jullien, l'un des élèves les plus distingués de cet Institut, défilait à la tête de ses jeunes camarades, et fut tendrement embrassé par le général polonais.

Depuis Kościuszko porta toujours un vif intérêt à la famille de M. M.-A. Jullien, de Paris, qui a écrit une intéressante *Notice Biographique*, sur la vie du héros de la Pologne.

« Qu'il me soit permis de rappeler encore le moment où je m'entretins pour la dernière fois avec Kościuszko — écrit M. Jullien dans sa brochure. Je le visitais à Soleure, et il m'invita à faire avec lui et son ami Zeltner une promenade à l'ermitage de Saint-Verena. Mon fils et un jeune Américain, M. Morton, élève de Pestalozzi, m'accompagnèrent et contemplaient Kościuszko avec un sentiment de vénération et d'enthousiasme. Une belle soirée d'automne (on était au mois de septembre) embellissait encore la position romantique de l'ermitage et l'aspect pittoresque de la ville. La solitude parfaite dans laquelle nous nous trouvions, et la présence de l'infortuné guerrier, rappelèrent à ma mémoire les vers suivants du poète français Arnault, dont la triste destinée, produite par les malheurs de sa patrie, le plaçait dans une position pareille à celle de Kościuszko.

a tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien;
De son inconstante haleine
Le Zéphyr ou l'Aquilon,
Depuis ce jour, me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon;
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre et m'effayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

« Le noble vieillard ne put retenir ses larmes en entendant ces vers, dont il fit l'application à son propre sort. Il s'arrêta en chemin pour les écrire avec un crayon sur son portefeuille, quoique je m'offrisse à les lui transcrire une fois de retour au logis. Il les récita ensuite avec une expression si touchante, que nous en fûmes émus jusqu'au vif. La chute surtout semblait lui donner un présentiment de sa fin prochaine, sur une terre étrangère, loin du sol de la patrie, à laquelle se rattachaient tous ses vœux, sentiments et pensées. »

Revenu de l'excursion auprès de ses amis, Kościuszko tomba malade le 1^{er} octobre 1817, d'une attaque de fièvre typhoïde, épidémique en ce moment à Soleure, et dut se mettre au lit. Kościuszko, pressentant sa fin prochaine, fit son testament définitif, dans lequel sa première pensée fut pour son ami Xavier de Zeltner et surtout pour sa jeune fille Emilie, qu'il dota généreusement.

Après qu'il eut terminé ses comptes avec la terre, Kościuszko s'écria avec sérénité en déposant la plume :

— Maintenant je me trouve bien!

Depuis ce moment il parlait de sa mort longuement et avec calme; son regard et le son de sa voix prouvaient la paix de son âme. Le présent disparaissait presque complètement pour lui; les souvenirs de sa vie passée et l'avenir de la Pologne occupaient seuls sa pensée. Il était maintenant bien visible que l'amour de la patrie avait été l'unique élément de son existence, car il ne s'entretint que de ce sujet avec son ami Zeltner durant les quelques jours qui lui restèrent encore à vivre.

L'heure fatale approchait.

Kościuszko se fit apporter son sabre dont il s'était servi dans toutes les batailles, et qui fut brisé entre ses mains à Maciejowice, et lui confia la protection de ses cendres. Il ordonna ensuite avec une grande lucidité d'esprit que le sabre de Sobieski, dont ses compatriotes lui avaient fait hommage en 1799, fût restitué à la nation.

Vers le 12 octobre la fièvre augmenta, mais sans rien ôter aux facultés d'esprit de Kościuszko, qui demeurèrent intactes jusqu'au dernier moment. Le pouls seul baissait...

Le 15, Kościuszko s'éveilla après un profond sommeil, et son premier regard se porta sur les trois personnes de la famille Zeltner réunies autour de son lit. Son corps semblait fortifié, et il tendit joyeusement la main à ses amis, en leur souhaitant le bonjour avec son amabilité ordinaire. Mais pendant qu'il parlait sa voix faiblissait sensiblement et il demanda lui-même qu'on fit venir le médecin. Le docteur Schürer accourut et chercha par tous les moyens à pro-

longer une existence aussi précieuse. Mais la Providence en avait décidé autrement.

Vers les 10 heures du soir, Kościuszko se souleva, comme s'il eût voulu parler de nouveau, et, rassemblant toutes ses forces, tendit la main droite à Xavier de Zeltner, la gauche à l'épouse de celui-ci, et sourit avec une douceur toute particulière à la jeune Emilie, qui se tenait au pied de son lit.

Puis, ayant pris ainsi congé de ses trois amis les plus chers, il se recoucha lentement. Il rendit son dernier soupir sans qu'un seul de ses compatriotes assiste à sa mort!

M. JUNOSZYC.

Kościuszko en Angleterre

(1797)

Kościuszko, fait prisonnier par les Russes à Maciejowice en 1794, fut enfermé par Catherine dans la forteresse Pierre-et-Paul. Mais lorsqu'après sa mort Paul 1^{er} monta sur le trône de Russie, il rendit l'épée à l'infortuné général polonais en lui demandant sa parole de ne jamais s'en servir contre les Russes. Kościuszko résolut d'aller pour la seconde fois en Amérique pour y retrouver ses compagnons d'armes et la trace de glorieux souvenirs.

Il se rendit d'abord à Londres.

Là aussi, son nom et la lutte opiniâtre soutenue par lui avaient de longue date éveillé des sympathies nombreuses. Déjà à l'époque de la célébration du quatorzième anniversaire de l'élection du parlement de Westminster, le 10 octobre 1794, un nombre considérable de citoyens des plus marquants s'étant réuni à la taverne de Shakespeare, Fox et Sheridan prononcèrent des discours où ils mettaient en parallèle leurs anciens principes avec leurs actes récents. Puis Fox porta avec ses toasts habituels :

— Aux droits du peuple et au maintien de la liberté illimitée de la presse; à la cause pour laquelle périrent Hampden sur le champ de bataille et Sidney sur l'échafaud!

Mais cette fois Sheridan voulut l'effacer et comme à cette époque le sort de la Pologne n'était pas encore décidé, il s'écria d'une voix pleine d'enthousiasme :

— *A Kościuszko et au bonheur des Polonais dans leur entreprise!*

Un tonnerre d'applaudissements répondit à ce noble souhait. Ces généreux Anglais ne se doutaient guère que ce jour même, dans le moment peut-être où ils se livraient à toute l'expansion de leur cœur, et portaient ce toast à la liberté, son champion le plus dévoué, couvert de blessures, tombait au pouvoir des Russes à Maciejowice.

Kościuszko était donc attendu avec impatience à Londres, surtout par le nombre de Polonais et d'Américains qui, prévenus de son arrivée, le conduisirent en triomphe au logement qu'on lui avait préparé. La journée n'était pas terminée, que déjà une feuille publique, *New-London Gazette*, annonçait la nouvelle en ces termes : « *Kościuszko, le héros de la Liberté, est ici!* »

Aussitôt accoururent près de lui tous ceux qui avaient hâte de connaître l'homme qui avait défendu avec tant d'abnégation les droits de l'humanité, afin de lui offrir le tribut de leurs hommages, circonstance d'autant plus remarquable qu'elle se passait dans la capitale d'une nation contre laquelle Kościuszko avait jadis combattu en Amérique.

L'état précaire de sa santé ne lui permettait pas de recevoir toutes ces visites. Ses blessures, mal guéries et rouvertes par le voyage de mer, le tourmentaient presque sans interruption.

Cependant Kościuszko vit Fox, Sheridan, lord Grey, la princesse Bedford, la belle lady Oxford, la princesse Devonshire qui lui offrit une belle bague. Le club des whigs l'honora d'un sabre d'honneur et le peintre Cosway fit son portrait « plus ressemblant qu'aucun autre », comme assurait Niemcewicz, le compagnon de voyage de Kościuszko.

Les attentions dont on entourait Kościuszko à Londres ayant un peu rétabli ses forces, il résolut de mettre sans plus de retard son projet à exécution, c'est-à-dire de revoir sa seconde patrie : l'Amérique. Après tant d'années d'adversité, quelques instants de bonheur l'attendaient là-bas.

TADEUSZ KOŚCIUSZKO

[12 LUTY 1746 — 15 PAŹDZIERNIK 1817]

Nie urodzeniem, ani majątkiem, bo go nie miał prawie, ani tytułem — żołnierzem był tylko — wybił się Tadeusz Kościuszko na sam przód narodu, i stanął wśród rodaków swych tak wysoko, że dziś jeszcze, po upływie prawie całego wieku, patrzymy nań jak na niezrównanego bohatera, jak na świętego prawie ordynnika sprawy ojczyźnej. Ale miał on duszę wielką, szlachetną, a serce palające niezrównaną miłością ku biednej swojej Ojczyźnie; serce tkliwe, czyste, i umysł, pomimo niezwykłego jak na owe czasy wykształcenia, nadzwyczajną odznaczający się prostotą. Wszystkie myśli, słowa i czyny przez całe życie swe zwracał Kościuszko ku Polsce. Dla jej dobra nie żałował ani czasu, ani mienia, ani krwi serdecznej, ani życia. Wypart się wszelkich ludzkich pragnień. Szczęścia i domowego ogniska nie kosztował nigdy — ani żony, ani rodziny nie miał, bo niepodzielnie całego siebie z ciałem i duszą oddał Ojczyźnie. Ukochał Polskę dla jej niedoli, otworzył serce swe na oścież dla uciemiężonego ludu wieśniaczego, chciał go podźwignąć z upadku i upodlenia, chciał go zrównać i zrównał w zasadzie z innymi stanami — i sam chłopską przywziewiając sukmanę, pragnął tem udowodnić, że uważa chłopa za brata, nie za młodszego, ale za równego, któremu też jednakowe przysługują prawa.

Więc zasługi ogromne położył w pracy dla zbawienia Polski, bo rozbudził śpiące pod obuchem ucisku masy polskich wieśniaków i do czynnego życia ich powołał. Odtąd lud przychodzi, powoli wprowadzie — ale ciągle, do odzyskiwania praw, które mu się po sprawiedliwości należą — a w zamian przedzierzga się w dobrych, prawych synów tej ziemi, która go wydała, a którą on znojem swym i łzami uprawia.

Ludzkość cała uwielbia Kościuszkę jako człowieka najszlachetniejszego i najcnotliwszego. Polska patrzy w niego jako w najszczytniejszy ideał miłości Ojczyzny i poświęcenia; lud wiejski winien mu jednak najwięcej, bo przyprowadzenie go niejako do poczucia własnej siły i poznania ciężących na nim obowiązków.

I

Tadeusz Kościuszko urodził się dnia 12 lutego 1746 roku we wsi Mereczowszczyźnie, w powiecie słonimskim na Litwie. Ojciec jego Ludwik był miecznikiem w województwie Brzeskim. Kształcił się młody Kościuszko w korpusie kadetów w Warszawie. Następnie, opuściwszy kraj po raz pierwszy w roku 1768, kończył swe studia inżynierskie w Niemczech, we Francji i we Włoszech. Podczas jego nieobecności odbył się pierwszy rozbiór Polski w roku 1773. Kościuszko wrócił do kraju roku następnego, został mianowany porucznikiem artylerji i osiadł u swego opiekuna, wojewody Sosnowskiego. Zakochał się w córce jego Ludwice, która odplaciła mu wzajemnością. Ponieważ dumny arystokrata ani nawet słyszeć nie chciał o ich zamęściu, przeto Kościuszko postanowił wykraść Ludwikę. Zamach się nie udał; Kościuszko został ranny w utarczce z pacholkami Sosnowskiego. Zaraz po tem zajęciu, upokorzony i smutny, wyjechał po raz drugi z kraju i udał się do Francji. Tu przebywał kilka tygodni zaledwie.

Wkrótce Kościuszko udał się do Ameryki Północnej w połowie 1776 roku, gdzie koloniści anglo-sascy podnieśli sztandar powstańczy przeciwko uciskowi angielskiemu. Przyjechał tu, bo wiodło go duchowe powołanie, bo wiodła go gorąca miłość wolności, a nienawiść wszelkiego gwałtu. Mógłby przecieć Kościuszko zaciągnąć się do szeregów angielskich gdzie płacono najemnikom doskonale, ale myśl podobna nawet mu do głowy nie przyszła. Naród nasz wiecznie będzie dumny z tego, że Kościuszko był pierwszym Polakiem, który walczył po stronie demokracji Nowego-Swiata przeciwko tyranji Europy ówczesnej w imię wolności, pojętej przez wiekopomny Akt Niepodległości Stanów Zjednoczonych w sposób dotąd nieosięgniiony.



[Rysował Jan Styka.]

TADEUSZ KOŚCIUSZKO
NACZELNIK POWSTANIA NARODOWEGO W ROKU 1794

Kościuszko z radością bił się w szeregach Armji Rewolucyjnej, albowiem sam zawsze wierzył, że « wszyscy ludzie zostali stworzeni równymi sobie », że « Stwórca udzielił ludziom prawo do życia, do wolności i do poszukiwania szczęścia », i że « w celu zapewnienia sobie tych praw, ludzie ustanowili między sobą rządy, których władza wypływa z woli rządzących; a ilekroć jakkolwiek forma rządu sprzeciwia się celowi w jakim była ustanowiona, naród ma prawo zmienić

ją zupełnie i ustanowić rząd nowy. »

Amerykańska wojna o niepodległość była więc pierwszym krokiem do demokratyzacji społeczeństw. Nowy Świat wyprzedził w tym kierunku Świat Stary o półtora wieku prawie. Dziś, wojna światowa nie o co innego się toczy, jak właśnie o zasady, które tak pięknie określił pierwszy Kongres Stanów Zjednoczonych.

Przez lat siedm oddawał Kościuszko Amerykanom nieocenione usługi dzięki swej wiedzy inżynierskiej, a także swej skromności i pracowitości. Wy różnił go więc prędko Waszyngton z pośród wielu awanturników, którzy zjechali do Ameryki nie dla obrony praw człowieka, a dla zdobycia fortuny czy sławy. Kiedy Kościuszko opuszczał Armję Rewolucyjną w roku 1783, Kongres wydał mu patent na szarżę generała-brygadiera, obdarzył go roczną pensją i kawałem ziemi. Nadto był Kościuszko jednym z trzech cudzoziemców, którzy zostali nagrodzeni za oddane usługi « Orderem Cyncynata ».

II

Po siedmioletniej wojaczce zatęsknił Kościuszko za krajem. Nie osiadł w Ameryce, ale już z końcem 1784 roku zawitał w strony ojczyste. Przez kilka lat gospodarował w Siechnowiczach, ale trwało to niedługo. Kiedy Sejm Czteroletni uchwalił powiększenie wojska polskiego do 100.000 ludzi, wówczas zaważowało przy tworzeniu kadr mnóstwo stopni oficerskich. W roku 1789 podzielono wojska koronne na cztery dywizje. Kościuszko dostał pod komendę 1-szą brygadę w 1-szej wielkopolskiej dywizji gen. Karola Malczewskiego.

Stanął kwaterą we Włocławku nad Wisłą i nudził się pośród monotonnego życia koszarowego. Atoli już latem następnego roku przeniesiono go do 3-ej dywizji małopolskiej, która stała w Lublinie i pozostawała czasowo

bez dowódcy. Powierzono komendę Kościuszcze, który tegoż roku jesienią wyruszył na Podole, gdyż wojska rosyjskie się koncentrowały w tych stronach.

Pokochoł w tych czasach 18-letnią Teklę Żurowską, ale i tym razem nie powiodło mu się w tej drugiej miłości, albowiem sprzątnął mu Teklusię młodszy Książewicz, który wówczas był porucznikiem fizylierów.

W Warszawie tymczasem zdarzył się wypadek wiekopomny. Sejm Czteroletni uchwalił Konstytucję 3 Maja, ustawę tak liberalną i postępową, jakiej przed Rewolucją francuską nie posiadał w Europie żaden naród, wyjąwszy Anglię. Był to samodzielny czyn narodu, dowodzący o wielkim zasobie sił moralnych. Konstytucja sprawiła wrażenie jaknajlepsze nie tylko w kraju, czego dowodem były liczne podziękowania i uroczyste obchody rocznicy w roku następnym, ale i zagranicą. Pochwalał ją papież Pius VI, chwalono ją w parlamencie angielskim i we Francji. Nawet król pruski Fryderyk Wilhelm II, z którym Polacy zawarli w roku 1790 przymierze zaczepno-odporne przeciw Rosji, wyrażał się o Konstytucji z uwielbieniem, choć w duchu przemyślał już nad sposobami, dzięki którym mógłby jej zbawcze wyniki w niwecz obrócić. Cesarz austriacki, Leopold II, przywiązywał chyba najszerszą sympatię do Konstytucji i do dźwigającego się narodu. Głęboki polityk, z zasady Polsce przychylny, wymógł on na Prusach, nowe zabezpieczenia Rzeczypospolitej i jej Konstytucji i starał się nawet Rosję pozyskać dla tej reformy rządu polskiego, która wreszcie pokrzyżowała intrygi magnatów i starała się zapobiedz spowodowanemu przez nich nierządowi.

Śmierć Leopolda, obwołanie Rzeczypospolitej Francuską i zawarcie pokoju między Rosją a Turcją, zmieniły jednak nadspodziewanie rychło stan rzeczy. Rosja, nie odstępując od swego zamiaru zdławienia Polski, która zamykała jej drogę na zachód, uwolniwszy sobie ręce pokojem z Turcją, a palając dziką żądzą odwetu za usiłowanie wyzwolenia się ujarzmionego narodu z pod jej wpływu, zwróciła się znowu przeciwko Polsce. Prusy rozdarły traktat z Polską (« chiffon de papier! ») i porozumiały się z Rosją nadzwyczaj szybko, albowiem tą drogą można się było znów obłowić szmatem polskiej ziemi. Następca Leopolda, cesarz Franciszek, został także związany z Prusami i Rosją przez wojnę francusko-austriacką spowodowaną przez wybuch Rewolucji. Osamotniony tak Polskę, wyczekiwała Rosja tylko sposobności do wystąpienia czynnie przeciw niej, a tej następczyli jej w części otumanieni przez przez nią i odurzeni szalem wolności, której zgubę upatrywali w Konstytucji 3-go Maja, naczelnicy opozycji sejmowej: Ksawery Branicki, Szczęsny Potocki i Seweryn Rzewuski wraz ze swym nielicznym stronnictwem.

Na wezwanie i prośby tych malkontentów, Rosja zabezpieczyła im swoje wsparcie, i wypowiedziała wojnę Polsce. Rosja rozumiała, że jeśli Polska choć przez lat dziesięć pożyła pod nową ustawą, to o pochłonięciu jej nie mogłoby być nawet mowy. Zresztą Katarzyna już przy otwarciu Sejmu Czteroletniego zagroziła wojną w razie uchwalenia reform. Jedynie wojna z Turcją przeszkodziła jej w natychmiastowym wykonaniu pogróżki.

Dnia 18 maja 1792 roku generał rosyjski

Bulhakow wręczył królowi Stanisławowi-Augustowi notę opiewającą, że carowa rozkazała swym wojskom wkroczyć w granice Rzeczypospolitej i żąda przywrócenia dawnego stanu rzeczy, zniesionego przez Konstytucję! A jednocześnie pod tarczą opieki rosyjskiej zawiązała się Konfederacja Targowicka, na której czele stanęli wyżej wymienieni oponenti. Targowiczanie ogłosili Konstytucję 3 Maja za nieistniejącą.

Sejm stanął śmiało do obrony swego dzieła. Dnia 22 maja powierzył królowi naczelną komendę nad wojskiem i podwoił podatki. Polska posiadała w owej, chwili zaledwie 45 tysięcy żołnierza, albowiem nie zdążono jeszcze zorganizować armję stutysięczną. Król powierzył dowództwo nad armją koronną (30.000 ludzi) swemu bratankowi, wówczas jeszcze młodemu i nieodświadczenemu ks. Józefowi Poniatowskiemu. Rosja wystawiła przeciwko tej sile 64-tysięczną armję; Ks. Józef podzielił swe siły na pięć części i tu tkwił właśnie błąd fatalny. Tadeuszowi Kościuszcze powierzono komendę nad jednym z tych oddziałów. Pomimo bohaterkiej obrony trzeba się było cofać z Podola ku Bugowi. Ks. Józef pobił gen. Markowa pod Zieleńcami. Kościuszek odniósł wspaniałe zwycięstwo pod Dubienką dnia 18 lipca. Atoli Rosjanie zgwałcili granicę austriacką i obeszlili prawie skrzydło Kościuszki od południa, zmuszając go tem do dalszego odwrotu. Cofano się na całej linii w największym porządku i nie przegrano ani jednej walnej bitwy, więc szanse zwycięstwa były jeszcze wielkie, gdy nagle zniewieściali i słaby król Stanisław przystał do Targowicy.

Oburzenie w armji było okropne. Generałowie podali się do dymisji. Rosja zbierała owoce swej polityki zdrady, pogróżek i przekupstwa. Niestety, przyznać musimy, że manewry Rosji prowadzone były ze znakomitą metodą, z jasno wytkniętym celem, do którego polityka rosyjska dążyła z żelazną wolą i energją.

III

Kościuszek został mianowany generałem-lejtnantem i udekorowany orderem Białego Orła. Ale i on podał się do dymisji. Jego prawe serce oburzało się na myśl, że Targowiczanie będą teraz rządzić w Polsce. Wyjechał więc Kościuszek z kraju po raz trzeci i udał się do Lipska, gdzie podówczas zebrało się wielu prawdziwych patriotów, którzy przemyśleli nad sposobami oswobodzenia ojczyzny. Podczas pobytu w Lipsku, Konwent mianował Kościuszkę obywatel francuskim. Udał się on do Paryża, gdzie starał się pozyskać sprawie polskiej nowy rząd republikański. Ale w Paryżu wówczas na dobre rozpoczęła się anarchja. Wywiązała się walka stronnictw i wojna domowa, a więc były to warunki zgoła nieprzyjazne aby starania Kościuszki mogły dać jakiś rezultat dodatni. Porozumiewał się on ciągle z Kołłątajem, który podówczas pozostawał w Lipsku, gdzie był jednym z najczynniejszych polityków emigracyjnych. Jeździł też Kościuszek do Włoch, ale już z wiosną 1794 roku jest z powrotem z Lipsku.

Mocarstwa dokonały drugiego rozbioru Polski w roku 1793. Tym razem tylko Prusy i Rosja wzięły udział w podziale, albowiem Prusy, pobite przez Francuzów, zmusiły swą sojuszniczkę, Austrię, do zrezygnowania z uczestnictwa w drugim rozbiórce Polski. Prusacy wkro-

czyli do Wielkopolski, a wówczas otworzyły się oczy większości Targowiczian; wtedy dopiero zrozumieli oni, że ich upór doprowadził do katastrofy. Próbowali nawet zwołać prospolite ruszenie dla obrony kraju, ale wówczas ambasador rosyjski Siewers sprzeciwił się stanowczo podobnemu przedsięwzięciu. Ukazały się wkrótce deklaracje dwóch rządów rozbiorezych, które z bezczelnością opiewały, że nowy rozbiór jest koniecznym, albowiem nawet Konfederacja Targowicka z pomocą Rosji nie zdołała uspokoić Polski. Mocarstwa zwołały następnie sejm do Grodna dla zalegalizowania rozbioru. Konfederaci, widząc, że ich wiara w Rosję została zawiedziona, opuścili ręce i pozostawili kraj prawie bez władzy. Tak strasznie odplacała się Katarzyna za usługi jakie jej Targowiczanie oddali. Po pierwszym rozbiórce, kraj podzielił się na dwa stronnictwa: jedno trzymało stronę Prus, a drugie opierało swe rachuby na Rosji. To kraj zgubiło, albowiem obydwie mocarstwa, pomimo nieuniknionej rywalizacji, godziły się zawsze na punkcie polityki względem Polski.

IV

Po skończonym Sejmie Grodzieńskim, na którym ministrowie Prus i Rosji, Buchholz i Siewers, pod naciskiem bagnatów wymogli na posłach zgodę na drugi rozbiór Polski, owdładnęło cały prawie naród uczucie rozpacz, która u jednych objawiła się zupełnie zubożeniem, u innych ślepem holdowaniem przemocy. Szczupła tylko garstka ludzi, których sejm 4-letni wyrobił, nie mogła się pogodzić z haniebnym stanem upodlenia, i przemyślała nad środkami ratowania ginącej ojczyzny. Z grona tych to ludzi wysłała myśl wzniecenia powstania narodowego, którego wybuch przedczesny wywołało nakazane przez Rosję zredukowanie wojska polskiego do 15.000 ludzi.

Staraniem generała Działyńskiego, byłego posła Jelskiego i bankiera Kopostasa porozumiano się z wojskiem koronnem i litewskim, pozyskano wielu sprzymierzonych, między innymi generała Madalińskiego, i wezwano Tadeusza Kościuszkę, bawiącego podówczas w Lipsku, aby stanął na czele powstania.

Madaliński, otrzymawszy rozkaz zwinięcia swojej brygady, uszedł z pod Ostrołki i przedarł się do Krakowa, dokąd przebiegały się i inne oddziały wojska polskiego, aby się połączyć z generałem Wodzickim. Przybył tajemnie do Krakowa także generał Kościuszek, i dnia 24 marca 1794 r. ogłoszono akt powstania obywateli województwa krakowskiego. Po poświęceniu oręza swego u OO. Kapucynów w kaplicy loretańskiej, kazał Kościuszek wystąpić załozde przed ratusz. Zebrało się około 1000 głów i 14 działek.

Tłum szlachty i ludu zapełnił rynek. Kościuszek, obejrzawszy się na otaczające go tłumy, rzekł:

— Małonaś, żeby pokonać trzech wrogów, ale dosyć zawsze będzie, żeby bez czci nie zginąć.

Potem zaprzysiągł Kościuszek jako *naczelnik powstania* na ustawę, a wszyscy obecni wykonali przysięgę. Akt powstania, wspomniawszy klęski lat ostatnich i skreśliwszy stan oplakany kraju po drugim rozbiórce, uznawał Sejm 4-letni za prawy, a Targowicę i sejm grodzieński za owoc gwałtu i zdrady, i stawiał za cel powstania uwolnienie Polski od obcego żołnierza,

przywroćenie i zabezpieczenie całości jej granic.

Połączywszy się z Madalińskim, przez co mała jego armja wzrosła do 3000 piechoty, 1200 konnicy, 12 armat i 500 świeżo zaciągniętych kosynierów, stoczył Kościuszko pod Raclawicami, dnia 4 kwietnia, z Rosjanami pierwszą zwycięską potyczkę. Zwycięstwo to, chociaż nie rozstrzygające, podniosło jednak ducha w wojsku, w ludzie i w szlachcie. Zagrzane niem, przystąpiły do powstania ziemia chełmska i województwo lubelskie, a oddalone oddziały wojska z Wołynia postanowiły przebić się ku obozowi Kościuszki, który posunął się ku Połańcowi i tam oszańcowany ich oczekiwał. Nim jeszcze to połączenie nastąpiło, wybuchło d. 17 kwietnia powstanie w Warszawie, a dnia 23 w Wilnie.

Generał rosyjski Igelström, przysłany na miejsce Siewersa, obawiając się wkroczenia Kościuszki do stolicy, postanowił rozbroić załogę polską Warszawy, wynoszącą 2.340 ludzi, i opanować arsenał, w jej posiadaniu zostający. Dowiedziawszy się o tym planie, naczelnicy spisku uprzedzili zamach rosyjski. Należący do spisku komendant arsenału, Cichowski, kazał wydać broń ludności warszawskiej, którą dowodził Jan Kiłiński, majster szewski rodem z Poznania. Ułani królewscy, pułk pieszej gwardji i pułk Działyńskiego połączył się z uzbrojonym ludem i wszczęła się krwawa walka z wojskiem rosyjskiem w ulicach Warszawy. W dzień zamartwychwstania, 18 kwietnia, wojsko moskiewskie wyparte zostało z miasta, zostawiając 2.000 poległych i kilkaset jeńców; Igelström uciekł.

Ale ruch powstańczy nie we wszystkich województwach równy wywołał zapal, który Rosjanie tłumili paleniem i mordowaniem. Większość szlachty zawiodła nadzieje Kościuszki: rozporządzenia o podatkach, popolicem ruszeniu ludu, ulżeniu chłopom w robociznie i pociąganiu ich do służby narodowej, to wszystko nie wzbudzało sympatji w masie szlacheckiej, zapleśniałej w starych przesadach, a szybki wymiar kary na zdrajców w Warszawie i Wilnie wzbudzał w wielu słuszne obawy o własne głowy.

Pod Szczekocinami poniósł Kościuszko (dnia 6 czerwea) po zaciętej bitwie dotkliwą klęskę od przeważających sił Rosjan, którym niespodziewanie przybyła w pomoc i rozstrzygnęła zwycięstwo 9.000 armja pruska. Pod Chełmem pobito także polskie wojsko pod Zajęczkiem. Kraków zajęli Prusacy, którym nie zdołał się oprzeć pozostawiony tam z małemi siłami komendant Wieniawski. Siły polskie ścigały się pod Warszawą.

Ale oto wystąpił trzeci wróg przeciwno walczącemu z rozpaczą narodowi: wojska austriackie, pomimo że Kościuszko nakazał najsurowiej szanowanie terytorjum austriackiego. Po utarczkach pod Bloniem i Gołkowem rzucono się z zapalem do obrony stolicy, której roznamietnioną ludność z trudnością tylko poskramiał Kościuszko.

Pomimo tego Warszawa broniła się dzielnie. Powstanie wielkopolskie zmusiło Prusaków do odstąpienia od oblężenia stolicy, którą i generał moskiewski Fersen opuścił, aby się połączyć z Suworowem.

Tymczasem wojsko rosyjskie zdobyło Wilno i stłumiło powstanie litewskie. Nie nagrodziły tej klęski szczęśliwe potyczki, stoczone przez Dąbrowskiego i księcia Józefa Poniatowskiego w Wielkopolsce i przez Sierakowskiego z Suworowem pod Krupczycami (dnia 16 września). Suworow

klęskę poniesioną pod Krupczycami powetował sobie zwycięstwem pod Terespołem, gdzie Sierakowski zupełnie został rozбит, i spieszył aby połączyć się z Fersenem. Chcąc temu przeszkodzić ruszył Kościuszko pod Maciejowice i zastąpił tam drogę 15.000 armji rosyjskiej pod Fersenem. Po zaciętej walce poniósł dnia 10 października zupełną klęskę, i sam raniony ciężko dostał się do niewoli. Klęska maciejowicka rozstrzygnęła los powstania. Dnia 3 listopada zdobyło wojsko rosyjskie pod Suworowem Pragę i wyprawiło tam rzeź, w której 12.000 ludzi bez względu na płeć i wiek wymordowano. Dnia 5 listopada kapitulowała i Warszawa, po rozpaczliwej obronie, a dnia 8 listopada zajęły ją wojska rosyjskie. Resztki wojska polskiego, które dzięki kapitulacji opuściły Warszawę, złożyły broń pod Radoszycami (dnia 17 listopada). Ks. Poniatowskiego rozbili Prusacy.

V

Trzy sąsiednie państwa porozumiały się już były co do rozbioru resztki Polski. Z Austrią ukończyła Katarzyna układy już w styczniu, z checiwymi Prusami targowała się dłużej i musiała im w końcu ustąpić cały kraj pomiędzy Pilicą, Bugiem i Niemnem razem z Warszawą. Granica Galicji posunęła się aż do Pilicy, Wisły i Bugu. Resztę zabrała Rosja. Granice trzech mocarstw spotkały się w miasteczku Niemirowie. Osobnym artykułem zaręczyły sobie trzy mocarstwa wzajemną pomoc wszystkimi siłami na przypadek, gdyby którekolwiek z nich wystawione było na wojnę skutkiem dokonanych rozbiorów. Rzeczpospolita Polska wykreślona została z rzędu państw niezawisłych Europy. A choć żadne z nich nie ozwało się ani słowem w obronie Polski, naród nadziei nie stracił. Od czasu powstania kościuszkowskiego nie raz jeszcze polała się krew polska w obronie naszej wolności, naszej całości i naszej niepodległości.

Rannego Kościuszkę przewieziono do Petersburga, a mściwa Katarzyna kazała go zamknąć w twierdzy Petropawłowskiej i trzymać go tam jako więźnia stanu. Dopiero jej śmierć w roku 1796 wróciła wolność Kościuszce. Syn Katarzyny, Paweł I-szy, chcąc pozyskać sobie polskiego bohatera oddał mu szablę. Kościuszko podziękował za wspaniałomyślność i postanowił wyjechać za granicę. Była to jego czwarta podróż i tym razem nie danem mu już było zobaczyć raz jeszcze te ciche pola i te polskie łany, które on tak ukochał.

Przez Szwecję, Niemcy i Anglję, gdzie go przyjmowano z entuzjazmem, udał się Kościuszko do Stanów Zjednoczonych, aby zobaczyć tam plony, jakie wydała walka o niepodległość, za którą i on swą krew przelewał. Przez kilka miesięcy Kościuszko żył pośród swych przyjaciół szczęśliwy i szanowany, aż go nagle doszły słuchy o formowaniu Legionów Polskich we Włoszech. Natychmiast więc postanowił wracać do Europy gdzie przybył latem 1798 roku. Niektórzy historycy twierdzą, że jednocześnie rząd Stanów Zjednoczonych powierzył mu rozstrzygnięcie jakichś sporów natury handlowej, które wynikły między Francją a Stanami, ale na to nie ma dostatecznych dowodów.

Kościuszko, zaraz po swym przybyciu do Paryża, gdzie był ubóstwiany i gdzie wszystkie drzwi się przed nim otwierały, wszedł w stosunki z generałem Dąbrowskim, po-

pierając bardzo sprawę Legionów na służbie francuskiej, albowiem uważał, że tylko Francja może coś zrobić dla Polski.

Gwiazda Napoleona rosła tymczasem. Z pierwszego konsula stał się on dyktatorem, a później cesarzem. Kościuszko szybko zrozumiał, że ten wielki wojownik żadnej władzy, nie uczyni nic dla Polski, a Legiony w szeregach jego armji walczące, nie, za wyjątkiem rozstawienia polskiej wierności i polskiego bohaterstwa, krajowi nie przyniosą!

Poznawszy w Paryżu rodzinę ambasadora szwajcarskiego Piotra-Józefa Zeltnera, Kościuszko zaprzyjaźnił się z nim szczerze i kiedy ten został dymisjonowany, zamieszkał u niego w Berville w roku 1800. Tam przez lat czternaście żył spokojnie przemysłiwając nad powolnością, z jaką odbywa się ewolucja społeczeństw. Oto tam, za oceanem, już utworzyła się prawdziwie demokratyczna Rzeczpospolita, a tu w Europie jeden wojownik trząsał tronami, a kiedy sam upadł, trony owe wzmocniły się tylko i na lat sto chwilę wyzwolenia Polski opóźniły.

Kiedy Napoleon tworzył pierwsze Księstwo Wrszawskie w roku 1806, wówczas starał się pozyskać względy Kościuszki, aby mógł oprzeć się na popularności jego imienia i tem łatwiej zmobilizować w Polsce armję, która miała bić się nie za swoją sprawę. Ale Kościuszko z dumą odmówił.

W roku 1814, kiedy Koalicja rozbiła wreszcie potęgę Napoleona pod Waterlo, Kościuszko myślał, że nadeszła chwila kiedy można będzie odbudować Polskę. W tym celu widział w Paryżu kilkakrotnie cesarza Aleksandra, ale ten zbywał go zawsze pięknymi słówkami i wyszukaną grzecznością. Jeździł też Kościuszko do Wiednia podczas Kongresu wiedeńskiego, ale tam spotkało go to samo niepowodzenie. Z tej przyczyny dużo się napisało o słabym zmyśle politycznym Kościuszki, ale nie lepiej też się powiodło ks. Czartoryskiemu. Można nawet twierdzić, że na owym Kongresie Wiedeńskim nikomu nie udało się wydrzeć państwom rozbioreczym ich łupu, albowiem tworzyły one podówczas siłę, z którą trzeba się było liczyć. Jedynie Anglja mogłaby się mierzyć z Rosją i Prusami, ale nie miała żadnego interesu w prowadzeniu wojny o Polskę.

Powracając z Wiednia, Kościuszko zatrzymał się w Solurze u Ksawerego Zeltnera, brata Piotra Józefa, byłego ambasadora. Ponieważ przyjęto go tam z otwartymi rękoma, przeto postanowił Kościuszko nie wracać do Francji i pozostać w Solurze. Po dwóch latach, dnia 15 października 1817 roku, zmarł tam po krótkiej chorobie. Ani jednego Polaka nie było przy jego łożu śmierci.

KAZIMIERZ SMOGORZEWSKI.

Otrzymujemy następujący apel:

KOCHANI RODACY!

Przed 24 laty wezwałem Was do święcenia stoletniej rocznicy Raclawickiego zwycięstwa i odezwa moja znalazła oddźwięk w sercach Waszych bratnich. I powstały « Raclawice » ku wiecznej chwale Naczelnika!

Przed dwoma laty zawezwałem tutejszą kolonję do uczczenia siedziby w Berville, w której wódz nasz naczelnny przeżył lat piętnaście, a mimo ciężkich czasów popłynęły składki i pomnik stanie!

W setną rocznicę Jego zgonu położymy kamień węgielny pod pomnik ów i na tę uroczystość zapraszam Was, Rodacy, i sędzę, że się stawicie jak jeden mąż, by łączność z krajem zamianifestować.

Bo któż z nas do jakiegokolwiek należącego obozu nie pragnąłby oddać czei temu, który całego narodu jest umiłowaniem?

Sądzę, że każde słowo zachęty byłoby zbyt cennym, bo każdy z Was ma poczucie szlachetnego obowiązku. Więc zgromadzimy się wszyscy jutro w Berville i wykrzyknimy po trzykroć:

Niech żyje Wolna Cała, i Niepodległa Polska!

JAN STYKA.

NEKROLOGJA

Ś. p. Bruno Staweno.

Jako ofiara obecnych, tak ciężkich dla wrażliwych organizacji, czasów zmarł w Warszawie młody historyk — Bruno Staweno. Zerwała się nie życia, które mogło wydać piękne owoce, przestało bić serce gorące, zaskrzepła ręka, która rwała się do czynu... Obiecywał wiele — ale i przeżył wiele: strajk uczniowski r. 1905, ciężkie lata studjów uniwersyteckich w Moskwie i Lwowie — kilkoletnią, żmudną pracę nauczycielską w Warszawie.

Wypadki ostatnich lat, ciągle napięcie nerwów, nieustanne wloty nadziei i opadanie — stargały do reszty nerwy tego młodego organizmu i tak już nadwątlonego gruźlicą. Nie wytrzymał — i w chwili strasznej « godziny myśli » zerwał sam nie swego żywota...

Nie skończył niestety swej obszernej monografii o Stanisławie Staszycu, nie zdążył opracować, tak skrzętnie zebranych materiałów o Radzie Nieustającej.

Odszedł — i pozostawia po sobie żal ciężki — nie tylko wśród najbliższych ale i wśród tych, którzy go znali od lat kilkunastu — i widzieli jak spalała się ta jasna dusza w walkach dnia codziennego.

Ś. p. Józef Uzdowski.

Nauczycielstwo polskie na wygnaniu w Rosji ponosi znow dotkliwą i nader ciężką stratę przez śmierć ś. p. profesora Józefa Uzdowskiego. Prof. Uzdowski, którego chlubnych zasług na polu ojczyściej pedagogiki nie potrzeba podkreślać, bo są one ogólnie znane, cierpiał od dłuższego czasu na nieuleczalną chorobę płucną. Z chwilą ewakuacji Warszawy, prof. Uzdowski musiał opuścić kraj, jako nauczyciel III Warszawskiego męskiego gimnazjum, w którym pracował od 1884 roku i przy rozpoczęciu zajęć szkolnych przybył do Moskwy w październiku 1915 r. już z nadwątlonym zdrowiem. Wkrótce też musiał przerwać pracę i udać się do Jałty, gdzie z przerwami przebywał do jesieni 1916 r.

Z początkiem roku szkolnego 1916-7 ś. p. prof. Uzdowski objął wykład łaciny w polskiej filologicznej szkole średniej C. K. O., której to pracy podjął się z całym zapałem i zamiłowaniem, aby i na obczyźnie pracować dla dobra kraju nad kształceniem młodego pokolenia, pomimo że zajęcie to wyczerpywało jego siły.

Ś. p. prof. Uzdowski był uczonym filologiem w całym tego słowa znaczeniu. Za młodu chciał się wyłącznie poświęcić pracy naukowej w szkołach wyższych. Gdyby nie konieczność pracy na chleb powszedni, która tyłu naszym wybitnym uczonym zlamala karierę naukową, byłby powinien dziś zajmować katedrę uniwersytecką. Cały szereg prac filologicznych zmarłego znamionuje gruntowna znajomość przedmiotu, staranność drobiazgową i wielkie ukochanie nauki.

Jako pedagog kochał serdecznie młodzież, która odwiedzała licznie swego ukochanego profesora podczas choroby, co go serdecznie wzruszało i osłodziło mu ostatnie chwile. Jako człowiek był on kryształowej nieskazitelności i prawości wymagający wiele od innych, a przedewszystkiem od siebie, bo praca poważna była zawsze celem jego życia. Był on dobrym i serdecznym kolegą, który szczególnie młodszymi kolegom zawsze służył radą serdeczną i cennymi wskazówkami.

Niechaj mu ziemia rosyjska, choć obca, lekka będzie!

KRONIKA

◊ Wycieczka do Montigny i Berville.

Przypominamy czytelnikom naszym, że uroczystości Kościuszkowskie rozpoczną się wycieczką do Montigny i Berville, miejscowości upamiętnionych kilkunastoletnim pobytom Kościuszki.

Wyjazd z Paryża do Montigny o godzinie 6.30 rano z dworca kolei P. L. M. Innego pociągu idącego wprost do Montigny niema. Dla osób, które nie mogą wyjechać tak wcześnie, komunikacja przez Fontainebleau jest najlepsza. Wyjazd o godz. 8³⁰ rano, przyjazd do Fontainebleau o godz. 9 min. 35, skąd dorożkami (po 4 fr. 50 od osoby) można dojechać uroczem drogami do Berville.

Delegaci Towarzystw i uczestnicy wycieczki zbiorą się o godz. 11-ej przy fermie Berville. Po przemówieniach i wybraniu miejsca pod przyszły pomnik Kościuszki, odbędzie się w hotelu Vanne Rouge, o g. 12 1/2, śniadanie.

Po śniadaniu, o godzinie 2 1/2, odwiedzenie ruin kaplicy na kopcu Kościuszki, gdzie zostanie wmurowana tablica pamiątkowa.

Powrót do Paryża pociągiem z Montigny o godzinie 6-ej.

O dalszych uroczystościach Kościuszkowskich w Paryżu i na prowincji zostaną rozesłane w swoim czasie zawiadomienia do prasy i do zarządów instytucji, biorących udział w obchodach.

◊ Klub Polski w Londynie.

Dowiadujemy się, że już od dwóch [miesięcy istnieje w Londynie (77, Jermyn Street, St James's) nowe stowarzyszenie polskie pod nazwą « Klubu Polskiego », grupujące wybitniejszych naszych ziomków, zamieszkałych nad Tamizą. Prezesem Klubu jest p. Stefan Markowski, wice-prezesem p. Jan Holewiński, a sekretarzem p. Stanisław Kozicki.

Klub Polski mianował swym członkiem honorowym pannę Laurence Almé-Tademe, córkę znakomitego malarza angielskiego, dawną i wierną naszą przyjaciółką, której zasługi dla sprawy polskiej powszechnie są znane.

Bardzo dobra kucharka, Polka, oszczędna, poszukuje posady. Zna się na najwytworniejszej kuchni. Oferty nadsyłać do Administracji *Polonii* dla R. A.

Panna pochodzenia polskiego, inteligentna, życzy sobie dawać cudzoziemcom lekcji języka angielskiego lub francuskiego. Proszę się zgłaszać do *Polonii* dla panny St. J.

Książki polskie, nowe i używane, różnej treści, nabywa Administracja « *Polonii* ».

Można nabyć w Administracji *POLONII* :

- 1) Podręcznik do nauki języka francuskiego, cena, 2 fr.; z przesyłką, 2 fr. 20.
- 2) Album Polaków w Armji Francuskiej, cena, 4 fr.; z przesyłką, 4 fr. 50.
- 3) Francja i Polska w przestrzeni wieków, 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 50 (zagr. 6 fr.).
- 4) Znaczek polski z białym orłem, 3 fr. z przesyłką; zagranicą, 3 fr. 50;
- 5) Szpilka z orzełkiem, 2 fr. 50 z przesyłką; zagranicą, 3 fr.
- 6) Odkrytki narodowe polskie, różne, tuzin, 1 fr.; z przesyłką, 1 fr. 25.
- 7) La France pour la Pologne (ankieta) 4 fr.; z przesyłką, 4 fr. 50.
- 8) La Petite Encyclopédie Polonaise, 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 50.
- 9) La Pologne Immortelle, 3 fr. 50; z przesyłką, 4 fr.
- 10) Nalepki z orzełkiem polskim dla propagandy, 1 fr. 50 tuzin; z przesyłką, 1 fr. 65.
- 11) Podręcznik do nauki języka polskiego dla Francuzów, cena, 3 fr. 50; z przesyłką, 3 fr. 90; oprawy 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 40.

W druku :

Śpiewnik narodowy z nutami i Książka do nabożeństwa.



MAGAZYN
KUŚNIERSKI

CHARLES
39, rue de Moscou, 39
Pierwszorzędne modele paryskie
Ceny Umiarkowane

Bronzy do oświetlenia elektrycznego
GAZOWE LAMPY — INSTALACJE
A. BOUILLON
112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

BIENENFELD JACQUES

KUPOJE : PERŁY, — DROGIE KAMIEŃ
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Teleph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

I. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE

37, rue des Martyrs — PARIS

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •

REPARACJE — PRZERÓBKİ

S. BESTER

• 4, rue Richer, 4 — PARIS •

MARCELI BARASZ

88, RUE DAMRÉMONT,
PARIS

wydawnictwo kart
pocztowych, bromo-
wych — studjów akade-
mickich; próby wysyła
za zaliczeniem.

WIELKIE ZAKŁADY
— OGRODNICZE —

(Właściciel : Edm. DENIZOT)

polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: E. DENIZOT

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^o. 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^o. 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, wyczerpane. 4 fr. 50 cent.

Wysyła pocztą za dopłatą 10 0/0.

Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « *Polonii* ».

LE GÉRANT : P. NEVEU

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.